LES AVADÂNAS

CONTES ET APOLOGUES INDIENS

DE L'IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
rue de Fleurus, 9

LES AVADÂNAS

CONTES ET APOLOGUES INDIENS

INCONNUS JUSQU'A CE JOUR

SUIVIS

DE FABLES, DE POÉSIES ET DE NOUVELLES CHINOISES

TRADUITS

PAR M. STANISLAS JULIEN

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE CHINOISE

ADMINISTRATEUR DU COLLÉGE DE FRANCE, ETC.

TOME DEUXIÈME

PARIS

BENJAMIN DUPRAT

LIBRAIRE DE L'INSTITUT, DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE, ETC.

7, RUE DU CLOITRE SAINT-BENOIT

M DCCC LIX

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME.

FABLES ET CONTES CHINOIS.

POÉSIES CHINOISES.

LES AVADÂNAS

CONTES ET APOLOGUES INDIENS

LXXII

LES DEUX PLANTEURS DE CANNES A SUCRE.

(De ceux qui perdent deux choses à la fois.)

Il y avait jadis deux hommes qui cultivaient ensemble des cannes à sucre. L'un des deux se dit en lui-même : « Les cannes à sucre sont extrêmement douces ; si j'en pressais une certaine quantité et qu'avec leur jus j'arrosasse les autres cannes qui sont sur pied, ces dernières acquerraient

infailliblement une bonté extraordinaire, et je l'emporterais sur mon rival. »

Il écrasa donc des cannes à sucre et en prit le jus pour arroser les autres cannes, dans l'espoir de communiquer à celles-ci une saveur délicieuse. Mais il fit périr tous ses plants, et perdit en outre le jus de cannes dont il les avait arrosés.

Telle est la conduite des hommes du siècle. Dans le désir d'obtenir le bonheur que procure la pratique du bien, ils abusent de leur puissance pour opprimer le petit peuple, et arrachent violemment les richesses et les biens de leurs subordonnés pour les employer en bonnes œuvres. Ils espèrent par là recueillir des fruits de vertu; ils ne savent pas qu'un jour à venir, ils ne recueilleront que le malheur, semblables

en cela à celui qui pressa des cannes à sucre, et perdit deux choses à la fois.

(Extrait du Livre des cent comparaisons, *Pe-yu-king*, Ire partie.)

LXXIII

LE SINGE ET SA POIGNÉE DE POIS.

(De ceux qui perdent deux choses à la fois.)

Il y avait jadis un singe qui portait dans sa main une poignée de pois. Faute d'attention, il en laissa tomber un par terre. Il lâcha alors tous les autres pour chercher son pois unique. Mais avant qu'il l'eût ra-

massé, des poules et des canards avaient avalé tout le reste.

(Extrait de l'ouvrage intitulé : *Pe-yu-king*, ou le Livre des cent comparaisons, partie II.)

LXXIV

LA DISPUTE DES DEUX DÉMONS.

(De ceux qui perdent deux choses à la fois.)

Il y avait jadis deux *Piçâtchas* qui possédaient chacun un coffre, un bâton et un soulier. Ces deux démons se disputaient entre eux, voulant chacun avoir ces six objets à la fois. Ils passaient des jours entiers à se quereller sans pouvoir tomber d'accord. Un homme ayant été témoin de cette discussion obstinée, les interro-

gea et leur dit : « Qu'ont donc de si rare un coffre, un bâton et un soulier, pour que vous vous disputiez avec tant d'acharnement?

— De ce coffre, répondirent les deux démons, nous pouvons tirer des vêtements, des breuvages, des aliments, des couvertures de lit, et enfin toute sorte de choses nécessaires à la vie et au bien-être. Quand nous tenons ce bâton, nos ennemis se soumettent humblement et nul n'ose disputer avec nous. Quand nous avons mis ce soulier, par sa vertu, nous pouvons marcher en volant sans rencontrer nul obstacle. »

En entendant ces paroles, cet homme leur dit : « Éloignez-vous un peu de moi, je vais faire un partage égal. »

A ces mots, les deux démons se retirèrent

à l'écart. Cet homme prit les deux coffres et les deux bâtons, chaussa les deux souliers et s'envola. Les deux démons furent stupéfaits en voyant qu'il ne leur restait plus rien.

Cet homme parla alors aux démons, et leur dit : « J'ai emporté ce qui faisait l'objet de votre querelle, je vous ai mis tous deux dans la même condition, et vous ai ôté tout sujet de jalousie et de dispute. »

(Extrait de l'Encyclopédie *Fa-youen-tchou-lin*, livre XLV.)

LXXV

LA FEMME ET LE RENARD.

(De ceux qui perdent deux choses à la fois.)

Il y avait jadis une femme riche en or et en argent qui aimait un homme. Elle prit pour le suivre, son or, son argent et ses vêtements, puis ils partirent ensemble et arrivèrent au bord d'une rivière rapide. Son amant lui dit : « Apportez-moi vos

richesses, afin que je les passe d'avance; je reviendrai ensuite au-devant de vous. »

Cet homme ayant passé tous ces objets précieux, s'enfuit et ne revint plus. La femme resta sur le bord du fleuve, et s'abandonna à la douleur en voyant que personne ne venait à son secours. Elle aperçut un renard sauvage qui avait pris un épervier, et qui, ayant vu un poisson dans la rivière, avait lâché l'épervier dans l'espoir de prendre le poisson. Mais il ne put l'attraper et perdit sa première proie (l'épervier). La femme dit au renard : « Il faut que vous soyez bien stupide; par le désir de prendre les deux, vous n'en avez pu conserver un seul.

— J'avoue, dit le renard, que j'ai été

stupide, mais votre stupidité l'emporte grandement sur la mienne. »

(Extrait de l'Encyclopédie intitulée : *Fa-youen-tchou-lin* livre LI.)

LXXVI

LE CHASSEUR ET L'OIE PRISONNIÈRE.

(On doit se dévouer pour son souverain.)

Il y avait un roi puissant qui aimait à manger de l'oie. Il ordonna à un chasseur de tendre constamment ses filets pour prendre des oies. A cette époque, une troupe de cinq cents oies arrivant des pays du nord pour passer dans le midi, il y eut une reine des oies qui tomba dans les filets du chas-

seur[1]. Le chasseur voulut aussitôt la prendre et la tuer. Tout à coup, une oie, qui poussait des cris plaintifs, vint voltiger autour de lui sans songer à le fuir. Le chasseur tendit son arc et voulut la percer de sa flèche, mais elle ne se détourna ni de l'arc ni de la flèche; ses yeux étaient constamment tournés vers la reine, qu'elle vint rejoindre sur-le-champ en battant des ailes. Les cinq cents oies allaient et venaient au milieu des airs, et ne s'enfuyaient pas plus que leur compagne. Le chasseur se sentit ému en voyant cette oie qui poussait des cris plaintifs en vomissant du sang, et montrait un tel attachement pour sa reine.

1. L'expression chinoise répond au mot sanscrit *Hansarâdja*, le roi des *Hansas*. Le genre féminin du mot français, m'a obligé de mettre *la reine*.

Il ouvrit le filet et mit sa prisonnière en liberté. Celle qui avait poussé des cris douloureux ressentit une vive allégresse, et suivit, d'une aile légère, la troupe des cinq cents oies. Celles-ci, tantôt précédant, tantôt suivant leur reine, l'entourèrent avec respect, s'élancèrent dans les airs et disparurent.

(Extrait de l'ouvrage intitulé : *Ta-fang-pien-fo-pao-ngen-king*, livre II.)

LXXVII

LA PERDRIX[1], L'ÉLÉPHANT ET LE SINGE.

(De l'humilité et de la déférence.)

Jadis les habitants du *Djamboudvîpa* (l'Inde méridionale) ne savaient pas montrer des égards et du respect aux vieillards. Des hommes vertueux avaient essayé de les convertir par de sages discours, mais ils n'y avaient pas encore réussi. A cette

1. Perdrix du genre francolin.

époque, le *Bôdhisattva* (le *Bouddha*) se métamorphosa et prit la forme d'un *Kapindjala*. Cet oiseau avait deux amis intimes; l'un était un grand éléphant, et l'autre un singe. Ils demeuraient ensemble au pied d'un *Pippala*[1]. Ils s'interrogèrent l'un l'autre et dirent : « Nous ne savons pas quel est celui qui doit être le chef. — Jadis, dit l'éléphant, j'ai vu cet arbre qui ne s'élevait pas jusqu'à mon ventre, et maintenant vous voyez comme il est grand. On peut en conclure que je dois être regardé comme l'aîné.

— Moi, dit le singe, après m'être assis sur la terre, à l'aide de mes mains, je suis monté au haut de l'arbre. On peut

1. Figuier sacré.

en conclure que je dois être regardé comme le supérieur.

— Moi, dit l'oiseau, comme je demeurais au milieu de ce *Pippala*, j'en mangeais les fruits et je rendis un jour des pepins qui ont donné naissance à cet arbre [1]. On peut en conclure que je dois être regardé comme le plus âgé. »

L'éléphant reprit la parole et dit: « C'est le plus ancien qui mérite de recevoir des hommages. » Aussitôt, il se plaça derrière le singe, et l'oiseau prit le premier rang. Comme ils voyageaient dans cet ordre, les autres animaux, les ayant vus, leur en demandèrent la raison. « Tels sont, répondirent-ils, les marques de déférence et de

1. Littéralement : *Grana cum stercore exierunt.*

respect qui sont dues à ceux qui sont le plus avancés en âge. »

Les animaux se convertirent, et les hommes imitèrent leur exemple.

(Extrait de l'ouvrage intitulé : *Ta-tchi-tou-lun*, livre XII.)

LXXVIII

LE LION ET LE VAUTOUR.

(Il faut être fidèle à sa parole.)

Un lion, qui vivait dans une forêt, avait lié amitié avec un singe. Celui-ci confia un jour ses deux petits au lion. Dans ce moment, un vautour qui était pressé par la faim, rôdait en cherchant sa proie. Comme le lion était endormi, il prit les petits du singe et alla se fixer au haut d'un arbre.

A son réveil, le lion chercha les petits du singe et ne les trouva plus. Ayant levé les yeux, il aperçut un vautour qui les tenait au haut d'un arbre. Il adressa la parole au vautour et lui dit : « J'avais reçu les petits du singe qui avaient été confiés à ma garde. Mais je ne les ai pas protégés avec assez de vigilance et de soin, et vous en avez profité pour les prendre et les emporter. De cette manière, j'ai manqué de foi ! Je vous en prie, rendez-les-moi. Je suis le roi des quadrupèdes, et vous, vous êtes le maître des oiseaux. Notre noblesse et notre puissance sont égales. Il serait juste de me les rendre.

— Vous ne connaissez pas les circonstances, lui répondit le vautour. Maintenant, je meurs de faim ; qu'ai-je besoin de

considérer la ressemblance ou la différence du rang? »

Le lion, voyant bien qu'il n'obtiendrait rien, déchira avec ses ongles la chair de ses flancs pour racheter les petits du singe.

(Extrait de l'ouvrage intitulé : *Ta-tchi-tou-lun*, livre XXXIII.)

LXXIX

LE ROI ET L'ÉLÉPHANT.

(Il faut veiller sur sa bouche[1].)

Il y avait jadis un roi qui possédait un grand éléphant, courageux et propre aux combats. Sa force était telle, qu'il aurait vaincu cinq cents petits éléphants. Un jour le roi leva des troupes et voulut combattre un prince rebelle. Il fit couvrir l'éléphant

1. Ici cette expression s'applique à la trompe de l'éléphant, et, plus bas, à la circonspection dans les paroles.

d'une armure de fer, et choisit un habile cornac pour le conduire. On attacha deux lances à ses deux défenses, deux épées à ses deux oreilles, quatre sabres à lames recourbées à ses jambes, et une massue de fer à sa queue. Cet éléphant, pourvu de neuf armes, avait un aspect terrible. Mais l'éléphant cacha sa trompe et ne s'en servit point pour combattre. Le cornac en fut charmé; il reconnut que l'éléphant prenait soin de sa vie. Comment cela? La trompe de l'éléphant est tendre et molle; si elle est atteinte d'une flèche, il meurt sur-le-champ. Voilà pourquoi il ne dressait pas sa trompe pour combattre. Quand l'éléphant eut longtemps combattu, il dressa sa trompe et chercha une épée. Le cornac cessa de se réjouir; il pensa que cet éléphant belli-

queux n'épargnait plus sa vie, puisqu'il dressait sa trompe et cherchait une épée pour qu'on en armât l'extrémité. Le roi et ses ministres, afin de ménager ce grand éléphant, ne voulurent plus le faire combattre.

L'homme commet neuf sortes de péchés. Il faut surtout veiller sur sa bouche, et imiter ce grand éléphant qui d'abord veilla sur sa trompe et ne s'en servit pas pour combattre, parce qu'il craignait de la voir atteinte par une flèche et d'en mourir.

L'homme doit pareillement veiller sur sa bouche (c'est-à-dire être circonspect dans ses paroles).

(Extrait de l'ouvrage intitulé : *Fa-kiu-pi-yu-king.*)

LXXX

LE CERF QUI SAUVE LES ANIMAUX DU NAUFRAGE [1].

(Pratiquez l'humanité.)

Jadis, dans une grande forêt, il y avait une multitude d'animaux. Le feu ayant été allumé dans une plaine sauvage, s'étendit rapidement et consuma trois côtés de la

1. Cette légende se trouve dans les Mémoires de *Hiouen-thsang*, livre VI, page 337 de la traduction française.

forêt. Il n'en restait plus qu'un de libre, mais devant coulait une grande rivière. Les animaux, réduits à l'extrémité, ne savaient plus comment sauver leur vie. « Dans ce moment, dit le *Bouddha*, je pris la forme d'un cerf gigantesque et doué d'une force extraordinaire. Je posai mes pieds de devant sur le bord ultérieur, et ceux de derrière sur l'autre rive, et je fis de mon dos un pont pour passer les animaux. Ma peau et ma chair furent cruellement meurtries et déchirées; mais, par un sentiment d'affection et de pitié, j'endurai la douleur au risque de mourir. Après tous les autres animaux, arriva un lièvre. Quoique la vigueur de mon corps fût épuisée, je fis un dernier et suprême effort pour qu'il pût passer. Dès que le lièvre fut sauvé, mon

dos se brisa, je tombai dans l'eau et je mourus. »

(Extrait de l'ouvrage intitulé : *Ta-tchi-tou-lun*, livre XXVI.)

LXXXI

L'HOMME ET LA PERLE.

(De ceux qui déploient tous leurs efforts.)

Il y avait un homme qui possédait une perle précieuse. Comme il traversait la mer, il la laissa tomber au fond de l'abîme. Il prit un vase de bois et se mit à puiser l'eau qu'il rejetait sur le rivage. Le dieu de la mer lui dit : « Quand aurez-vous puisé toute cette eau?

— Quand je devrais mourir à la peine,

répondit-il, je ne me découragerais pas. »

Le dieu de la mer, connaissant la sincérité de ses sentiments, tira la perle de la mer et la lui rendit.

(Extrait de l'ouvrage intitulé : *Ta-hoeï-king*.

LXXXII

LE PAPIER PARFUMÉ ET LA CORDE INFECTE.

(De la force des habitudes.)

Un jour, le *Bouddha*, voyant par terre un vieux papier, dit à un religieux de le ramasser ; ce qu'il fit sur-le-champ.

« Quel est ce papier? lui demanda le *Bouddha*.

— C'est, dit le religieux, un papier qui a servi à envelopper du parfum. Quoiqu'on l'ait mis au rebut et jeté, il conserve,

comme auparavant, l'odeur du parfum. »

Le *Bouddha*, ayant marché plus loin, aperçut par terre un bout de corde. Il dit au religieux de le ramasser, et celui-ci, docile à ses ordres, le prit sur-le-champ.

D'où vient cette corde? demanda le *Bouddha*.

— Cette corde, dit le religieux, a une odeur infecte; elle a servi à attacher des poissons.

— Dans l'origine, dit le *Bouddha*, les hommes sont purs et sans tache, mais, par le contact et la fréquentation des autres, ils appellent sur eux le châtiment ou le bonheur. Si quelqu'un s'approche des hommes sages et éclairés, il devient intelligent et vertueux; s'il se lie d'amitié avec

des sots et des méchants, les malheurs et les châtiments viennent fondre sur lui. Il en est d'eux comme de ce papier qui est resté odorant pour avoir approché d'un parfum, et de cette corde qui est devenue infecte pour avoir lié du poisson gâté. Dans le commerce des hommes, nous contractons peu à peu des habitudes bonnes ou mauvaises, sans jamais nous en apercevoir.

(Extrait de l'ouvrage intitulé: *Fa-yu-pi-yu-king.*)

LXXXIII

L'HOMME STUPIDE ET LE PAVILLON A TROIS ÉTAGES.

(Rien ne se fait que par degrés.)

Il y avait jadis un homme riche qui était fort stupide et ne comprenait rien. Étant allé dans la maison d'un autre homme, également riche, il vit un pavillon à trois étages, qui étaient hauts, élégants, et ornés de balustrades à claire-voie. Il éprouva un sentiment d'admiration et d'envie, et se dit

en lui-même : « Ma fortune n'est pas inférieure à la sienne; pourquoi ne ferais-je pas construire tout de suite un pavillon semblable? »

Il appela aussitôt un charpentier et lui dit : « Êtes-vous capable de me faire un bâtiment aussi beau que celui-là ?

— Sans doute, dit l'ouvrier, puisque c'est moi-même qui l'ai construit.

— Eh bien! dit-il, faites-moi, sans tarder, un pavillon absolument pareil. »

Le charpentier mesura le terrain, amassa des briques, et se mit à construire le pavillon. Mais l'homme stupide lui dit : « Je ne veux pas des deux étages inférieurs; faites-moi d'abord l'étage supérieur.

— Cela est impossible, répondit l'ouvrier. Comment pourrait-on faire les deux

étages supérieurs sans construire celui qui est le plus bas? Si l'on ne fait pas d'abord les deux premiers étages, comment construire le troisième? »

Mais l'homme stupide, persistant dans son idée, lui dit : « Je n'ai pas besoin des deux étages inférieurs, et je veux absolument que vous vous borniez à me construire le plus élevé des trois. »

(Extrait de l'ouvrage intitulé : *Pe-yu-king*, ou Livre des cent comparaisons, partie I.)

LXXXIV

L'HOMME QUI RÉDUIT UN CHAR EN CHARBON.

(De ceux qui manquent de courage et de persévérance.)

Jadis, le fils d'un maître de maison entrait dans la mer pour en extraire des pièces de bois qui avaient coulé à fond. Au bout d'un certain nombre d'années, il retira un char. Il revint chez lui, et transporta le char au marché pour le vendre. Mais comme il en demandait un prix trop élevé,

il ne put trouver d'acheteur. Un temps considérable s'étant écoulé sans qu'il eût pu le vendre, il s'en dégoûta et en conçut un vif chagrin. Ayant vu un homme qui vendait du charbon et en trouvait un débit facile, il se dit en lui-même : « Ce que j'ai de mieux à faire, est de brûler ce char et de le convertir en charbon ; je serai sûr de trouver promptement des acheteurs. »

Il brûla donc son char et le réduisit en charbon, puis il se rendit au marché pour le vendre ; mais il n'en trouva pas le prix d'une demi-charretée de charbon.

Telle est la conduite stupide des hommes du siècle. Ils emploient mille moyens, et déploient un zèle ardent pour obtenir le fruit du *Bouddha* (l'état de *Bouddha*) ; mais, comme ils éprouvent de grandes dif-

ficultés, ils se relâchent et reculent. Il vaut mieux que l'homme forme le vœu modeste d'obtenir le fruit des *Çrâvakas ;* il s'affranchira promptement de la vie et de la mort, et arrivera à la dignité d'*Arhat*.

(Extrait de l'ouvrage intitulé : le Livre des cent comparaisons, partie I.)

LXXXV

LE BOUDDHA ET LES OEUFS D'OISEAU.

(De la méditation.)

Dans l'origine, *Çâkyamouni* était un *Richi*, aux cheveux nattés, nommé *Sandjâlî*. Il se livrait chaque jour à la quatrième extase, et suspendait complétement sa respiration. Il s'asseyait au pied d'un arbre, et restait immobile. Un oiseau l'ayant vu dans cet état, le prit pour un tronc d'arbre et déposa ses œufs au milieu de ses cheveux. Quand le

Bôdhisattva fut sorti de sa méditation, il reconnut que, sur le sommet de sa tête, il y avait des œufs d'oiseau. Il se dit en lui-même : « Si je me remue et me lève, la mère ne reviendra plus; si la mère ne revient plus, les œufs d'oiseau périront. »

Il se plongea de nouveau dans l'extase, et n'en sortit que lorsque les petits oiseaux se furent envolés.

(Extrait de l'ouvrage intitulé : *Ta-tchi-tou-lun*, livre XVII.)

LXXXVI

L'HOMME RICHE ET LES VRAIES PERLES.

(On n'obtient rien sans peine.)

Il y avait jadis un maître de maison qui était extrêmement riche. Il possédait toute sorte de choses précieuses, à l'exception des vraies perles [1]. Il ne pouvait s'en consoler.

1. Le texte porte *Tch'i-tchin-tchou*, expression qui répond, dans le *Si-yu-ki*, au mot sanscrit *Padmarâga*, rubis. Il est évident qu'il n'est point question ici de rubis, puisque ce maître de maison, pour obtenir ce qui lui manque, va chercher dans la mer des huîtres à perles.

En conséquence, il emmena plusieurs personnes, et s'embarqua avec elles pour aller pêcher des perles. Après avoir traversé bien des dangers, il arriva dans un endroit abondant en perles. Il se piqua le corps et recueillit le sang, qui sortait de sa blessure, dans un sac imperméable qu'il suspendit au fond de la mer. Les huîtres à perles ayant senti l'odeur du sang, vinrent pour le sucer. Il put alors se procurer de précieuses huîtres, les ouvrit et en retira des perles. Après trois ans de recherches assidues, il en trouva de quoi orner une ceinture, puis il retourna encore au bord de la mer. Ses compagnons voyant qu'il avait trouvé des perles d'un grand prix, formèrent le projet de le faire périr. Étant sortis tous ensemble pour puiser de l'eau, ils poussèrent cet homme dans

un puits qu'ils recouvrirent, et s'en allèrent. Le maître de maison tomba au fond du puits. Quelque temps après, il aperçut un lion qui sortait d'une caverne voisine pour venir se désaltérer, et il fut saisi d'effroi. Quand le lion se fut retiré, il s'échappa par une cavité souterraine et revint dans son pays. Ses compagnons étant revenus aussi, il les appela et leur dit : « Vous vous êtes emparés de ma ceinture de perles, et comme personne ne vous voyait, vous avez voulu me faire périr. Si vous désirez que je garde un profond silence sur cet attentat, rendez-moi mes joyaux; je vous promets de ne jamais vous dénoncer. »

Ces hommes furent tellement effrayés qu'ils lui rendirent toutes ses perles. Le maître de maison ayant recouvré toutes les

perles qui lui avaient été enlevées, les rapporta dans sa demeure. Il avait deux enfants qui se mirent à jouer avec ces perles. Ils se demandèrent entre eux : « D'où viennent ces perles ? »

L'un d'eux dit : « Elles sont nées dans notre sac. « L'autre dit : « Elles sont nées dans notre jarre. »

Ce que voyant le père, il ne put s'empêcher de rire. Sa femme lui en ayant demandé la cause, il lui répondit : « J'ai trouvé ces perles à force de peines et de fatigues. Ces petits enfants les ont obtenues de moi, mais ils ignorent toutes les circonstances, et disent qu'elles sont nées dans un sac ou dans une jarre. »

Le *Bouddha* dit à *Ánanda :* « Vous voyez seulement que je suis devenu *Boud-*

dha, mais vous ignorez que je n'ai obtenu cette dignité qu'après m'être livré, depuis un nombre infini de *kalpas* jusqu'à ce jour, aux études les plus assidues et aux austérités les plus pénibles. Et vous dites que c'est chose facile! Vous ressemblez à ce petit garçon qui disait que les perles étaient nées dans une jarre.

(Extrait de l'ouvrage intitulé : *Tchou-king-siouen-tsi-pi-yu-king*.)

LXXXVII

LE MINISTRE ET LE MOUTON SANS GRAISSE.

(Il faut conserver l'essentiel.

Il y avait un roi dont le premier ministre cachait lui-même les criminels, sans que personne le sût. Le roi lui dit : « Amenez-moi un mouton charnu et sans graisse. Si vous ne me le fournissez pas, je vous promets que je vous punirai. »

Le ministre, qui ne manquait pas d'esprit, mit dans l'étable un gros mouton qu'il nourrissait soigneusement d'herbes et de grains. Trois fois par jour, il approchait du mouton un loup furieux qui le remplissait d'effroi. Quoique ce mouton grossît à vue d'œil, il n'acquerrait point de graisse. Le ministre amena le mouton devant le roi. Celui-ci l'ayant fait tuer, le trouva gros et charnu, mais sans graisse. Il interrogea son ministre pour en savoir la cause. « Votre Majesté, répondit-il, par la manière dont elle adore le *Bôdhisattva* (le *Bouddha*), ressemble à ce mouton. Elle a sans cesse devant les yeux le loup imaginaire de la mort, dont la crainte fait fondre la *graisse* de ses attachements mondains, et, pendant ce temps-là, la *chair* de ses mérites

et de ses vertus s'augmente de jour en jour. »

Le roi sourit et lui pardonna.

(Extrait de l'ouvrage intitulé : *Ta-tchi-tou-lun*, livre XV.)

LXXXVIII

LE VOYAGEUR ALTÉRÉ ET L'EAU COURANTE.

(Il faut détruire ses passions.)

Il y avait une fois un voyageur qui mourait de soif. Ayant aperçu un canal de bois où coulait une eau pure, il s'en approcha et but. Quand il eut bu à sa soif, il leva les mains et dit au canal de bois: « Maintenant que j'ai fini de boire, je défends à l'eau de couler encore. »

Il eut beau parler ainsi, l'eau continua

de couler comme auparavant. Cet homme entra en colère et dit : « Depuis que j'ai fini de boire, je vous ai défendu de revenir ; pourquoi coulez-vous encore ? »

Quelqu'un l'ayant vu, lui dit : « Vous êtes véritablement fou ! il faut que vous n'ayez ni sens ni intelligence. Pourquoi ne partez-vous pas, au lieu de défendre à l'eau de revenir ? »

En disant ces mots, il le tira par le bras et l'emmena dans un autre endroit.

Les hommes du siècle ressemblent à ce voyageur. Dévorés par la soif et l'amour des jouissances mondaines [1], ils boivent l'eau

1. Cette expression veut dire que follement abandonnés à leurs passions, ils ne songent pas à arriver au *Nirvân'a* qui les affranchirait, pour toujours, des vicissitudes de la vie et de la mort.

amère des cinq désirs, et lorsqu'ils sont las et dégoûtés des cinq désirs, ils ressemblent à cet homme qui a bu a sa soif, et ils disent à la vue, à l'ouïe, à l'odorat, au goût : « Ne revenez plus ; je ne veux plus vous voir. » Mais les cinq désirs se succèdent sans interruption. Quand ils les ont revus, ils entrent en colère et disent : « Éteignez-vous sur l'heure, je vous défends de renaître ! Pourquoi venez-vous encore et vous montrez-vous à mes yeux ? » Dans cet état, un homme sage pourrait leur dire : « Si vous voulez obtenir votre affranchissement, il faut dompter vos cinq désirs et étouffer les inclinations de votre cœur. Dès que votre âme ne formera plus de folles pensées, vous obtiendrez la délivrance finale. Qu'est-il besoin de ne point

voir les désirs pour les empêcher de renaître?

(**Extrait de l'ouvrage intitulé: le Livre des cent comparaisons, *Pe-yu-king*, partie I.**)

LXXXIX

L'HOMME ET LES SIX ANIMAUX.

(Des natures différentes.)

Un homme se promenant dans une maison déserte, y trouva six sortes d'animaux, savoir : un chien, un oiseau, un serpent venimeux, un chacal, un *Çiçoumâra* (marsouin) et un singe. Dès qu'il fut maître de ces divers animaux, il les attacha tous dans un même endroit; mais le chien voulait toujours entrer dans un village, l'oiseau,

voler dans les airs, le serpent, s'enfoncer dans un trou, le chacal, se cacher dans un tombeau, le marsouin, s'élancer dans la mer, le singe, courir dans une forêt. Ces six animaux, qui étaient tous attachés dans un même lieu, avaient des goûts différents, et chacun d'eux désirait ardemment d'arriver dans son séjour habituel où il trouverait de quoi se rendre heureux.

(Extrait de l'ouvrage intitulé : *Samyouktâgama*, livre XLI.)

XC

LE LION, LE TIGRE ET LE LÉOPARD.

(Des animaux intelligents.)

Un jour, un roi des lions étant dans une forêt, poussa un rugissement terrible. Un homme l'ayant vu, se prosterna devant lui et le pria de l'épargner. Le lion lui fit grâce et le laissa aller. Mais un tigre et un léopard, qui sont d'une basse espèce, ne purent en faire autant. L'homme fut leur victime. Pourquoi cela? Le lion, roi des animaux,

est un noble quadrupède, doué de prudence et de discernement. Mais le tigre et le léopard sont une vile engeance, dépourvue de sentiments généreux et de discernement.

(Extrait de l'ouvrage intitulé : *Ta-tchi-tou-lun*, livre XV.)

XCI

L'ÂNE COUVERT DE LA PEAU D'UN LION.

(Distinguez le faux du vrai.)

Un âne s'étant couvert de la peau d'un lion, se pavanait fièrement et s'imaginait qu'il était le roi des quadrupèdes. Quelques personnes l'ayant aperçu de loin, le prirent pour un vrai lion; mais quand il se fut approché d'eux, il se mit à braire, et

tous reconnurent que ce n'était qu'un âne.

(Extrait de l'ouvrage intitulé : *Ta-tsi-thsang-king-lun*, livre VII.)

XCII

LE BRÂHMANE ET LE MULET RÉTIF.

(On obtient plus par la douceur que par la violence.)

Un Brâhmane avait de vieilles fèves, de la plus mauvaise espèce. Il avait beau les laisser dans l'eau bouillante, il lui était impossible de les faire cuire. Il les porta au marché pour les vendre, mais personne ne voulut les acheter. A la même époque, un homme avait un mulet rétif; il l'avait conduit au marché et ne pouvait s'en défaire.

Le propriétaire des vieilles fèves lui en donna pour le prix de son mulet. Quand celui-ci se fut servi du mulet, il prononça ces *gâthas :*

« Le Brâhmane a des procédés habiles. Il vous vend de vieilles fèves gelées. Quand vous les feriez bouillir pendant seize ans, elles consumeraient tout votre bois sans cuire, et briseraient les dents petites et grosses de toute votre famille. »

L'ancien maître du mulet prononça aussi ces *gâthas :*

« Seigneur Brâhmane, de quoi vous réjouissez-vous? Quoiqu'il ait quatre pieds et un vêtement de poil, et qu'il paraisse bon à porter de lourds fardeaux, sachez bien que si vous vous mettez en route avec lui, vous aurez beau le piquer avec un aiguillon

ou le brûler avec du feu, il ne bougera pas. »

Le maître des fèves lui répliqua par ces *gâthas :* « Je prendrai un bâton durci pendant mille automnes, je l'armerai d'un aiguillon de quatre pouces et je saurai bien faire aller ce mulet rétif; je n'ai pas peur qu'il ne me désobéisse. »

En entendant ces mots, le mulet entra en colère et prononça ces *gâthas :* « Je poserai solidement mes deux jambes de devant, j'élèverai rapidement mes deux pieds de derrière, et je vous briserai la mâchoire. Vous apprendrez alors à me connaître. »

Le maître des fèves répliqua au mulet par ces *gâthas :* « Vous n'avez que votre queue pour vous défendre des mouches, des cousins, des insectes venimeux et des

scorpions. Je vous couperai la queue afin que vous sentiez l'amertume de la douleur. »

Le mulet lui repartit par ces *gâthas :*

« J'ai hérité de mes aucêtres, comme tous ceux de ma race, de ce caractère obstiné et récalcitrant ; c'est pourquoi aujourd'hui, pour avoir obéi à mes habitudes, je me vois à la veille de mourir ; mais, quand je devrais perdre la vie, je n'y renoncerais pas. »

Le maître des fèves, voyant que cette nature vicieuse ne pouvait être vaincue par de rudes paroles, s'avisa de lui adresser des compliments dans les *gâthas* qui suivent :

« Votre voix est douce et harmonieuse, et votre figure est blanche comme la nacre et la neige. Je veux vous chercher une

compagne avec qui vous vous promènerez joyeusement au milieu des bois. »

Le mulet ayant entendu ces paroles douces et affectueuses, lui répondit par ces *gâthâs :*

« Je puis porter lestement quatre-vingts boisseaux de grain et faire six cents *li* (60 lieues) par jour. Sachez, seigneur Brâhmane, que si j'ai eu le cœur joyeux, c'est pour vous avoir entendu vanter mes qualités et me promettre compagne. »

(Extrait du livre XL de l'Encyclopédie *Fa-youen-tchou-lin.*)

XCIII

L'ÂNE ET LES BOEUFS.

Des bœufs d'un naturel doux et pacifique, choisissaient, partout où ils allaient paître, des herbes tendres pour s'en nourrir, et buvaient de l'eau pure et fraîche. Un jour, un âne fit cette réflexion : « Il faut qu'aujourd'hui je les imite ; je choisirai comme eux des herbes tendres, et boirai de l'eau pure et fraîche. »

Cet âne s'introduisit, en conséquence, au milieu d'un troupeau de bœufs. Avec ses pieds de devant il fit voler de la terre et incommoda ces bœufs. Il voulut ensuite imiter leur meuglement, mais il ne put changer sa voix. Les bœufs le tuèrent à coups de cornes, et le laissèrent sur la place.

(Extrait de l'ouvrage intitulé : *Fo-chone-kiun-nieou-pi-king.*)

XCIV

LE MARI ENTRE SES DEUX FEMMES.

(N'ayez point d'entêtement opiniâtre.)

Jadis, un homme avait épousé deux femmes; s'il approchait de l'une, l'autre entrait en colère. Ne sachant à quoi se résoudre, il prit le parti de se placer entre ses deux femmes. Comme il dormait une fois, le visage tourné en haut, il survint subitement une pluie violente. Mais le toit était à jour et l'eau tomba avec de la terre

dans l'un de ses yeux. Il eut d'abord l'idée de se lever et de s'éloigner, mais il n'osa le faire, de sorte qu'il devint aveugle des deux yeux.

XCV

LE ROI ET L'ÉLÉPHANT.

(Mieux vaut douceur que violence.)

Jadis, un homme avait pris à la chasse un grand éléphant. Il l'attacha avec une chaîne de fer et l'amena au roi *Prasêna-djit.* Celui-ci le fit enfermer dans une salle brillante et le laissa enchaîné. Non-seulement il ne lui donnait pas à manger, mais il le maltraitait avec cruauté. A la

même époque, les gens du roi équipèrent[1] une troupe d'éléphants furieux et les armèrent pour le combat[2]. Au moment d'attaquer l'ennemi, ces éléphants belliqueux poussent ensemble le même cri. L'éléphant enchaîné, ayant appris que les ennemis avaient envahi les frontières du royaume, éprouva un sentiment de colère. Il rompit ses liens et brisa à coups de pieds le brillant palais qui lui servait de prison. Il s'élança impétueusement de l'est

1. Voyez les Mémoires de *Hiouen-thsang*, sur les contrées occidentales, t. II, p. 150.

2. Dans le royaume de *Gândhâra*, dit l'histoire des *Weï* postérieurs, il y a 700 éléphants de guerre, qui sont conduits par dix-huit hommes montés chacun sur un éléphant. Ces hommes sont armés d'une lance; tous les éléphants portent une lance tranchante attachée à leur trompe. (*Youen-kien-loui-han*, livre CDXXX.)

à l'ouest, et marcha dans les rangs de l'ennemi.

Le roi Prasênadjit fut vaincu et se repentit trop tard d'avoir maltraité le grand éléphant, et de ne pas avoir su se l'attacher.

(Extrait de l'ouvrage intitulé : *Tchou-yao-king*.)

XCVI

LE MAÎTRE DE MAISON ET LE FLATTEUR MALADROIT.

(Sachez choisir le temps convenable.)

Il y avait jadis un riche maître de maison (*Grihapati*) dont les nombreux serviteurs épiaient constamment les désirs. Tous lui témoignaient le plus profond respect. Un jour qu'il avait laissé échapper un crachat, un de ses domestiques mit aussitôt le pied dessus. Il y avait un sot

qui n'ayant pu l'écraser à temps, se dit en lui-même : « Quand le maître a laissé tomber un crachat par terre, tous ces gens accourent et l'écrasent avec le pied. Je vais faire beaucoup mieux qu'eux. Quand il aura l'air de vouloir cracher, je lèverai le pied d'avance. » A peine avait-il fait cette réflexion, que le maître toussa et parut prêt à cracher. L'idiot leva aussitôt le pied et en frappa la bouche du maître de maison, dont il déchira les lèvres et brisa les dents.

« Pourquoi, lui dit le maître de maison, m'avez-vous blessé d'un coup de pied les lèvres et la bouche?

— Voici comment, répondit l'idiot : « Lorsque vous n'aviez pas encore craché, j'ai levé le pied d'avance dans l'espoir de vous plaire. »

En toute chose, il faut savoir saisir le temps. Quand le temps n'est pas encore venu, si l'on veut, à toute force, faire une action méritoire, on s'attirera des peines et des tourments. C'est pourquoi les hommes du siècle doivent tâcher de connaître ce qui est à propos et ce qui ne l'est pas.

(Extrait de l'Encyclopédie *Fa-youen-tchou-lin*, livre XLIV.)

XCVII

LE COMÉDIEN DÉGUISÉ EN DÉMON.

(Du danger des illusions.)

Jadis, dans le royaume de *Gândhâra*, il y avait une troupe de comédiens qui, dans un moment de disette, allèrent chercher fortune dans un autre pays, et traversèrent le mont Balasêna. Or, de tout temps, cette montagne était habitée par d'affreux démons qui dévoraient les hommes. A cette époque, la compagnie

des comédiens voulut passer la nuit sur cette montagne. Comme il régnait un vent glacial sur cette montagne, ils allumèrent du feu et s'endormirent. Parmi ces comédiens, il y en eut un qui souffrant du froid, mit le costume de son rôle, qui était précisément celui de *Rakchas* (démon). Il s'approcha du feu et s'assit. En ce moment, plusieurs de ses compagnons s'étant éveillés, virent tout à coup un *Rakchas* auprès du feu, et sans oser l'examiner de près, ils le laissèrent et s'enfuirent. L'émotion se communiqua à tous les autres comédiens qui détalèrent en un clin d'œil. Celui qui avait endossé le costume de *Rakchas*, se mit à courir après eux avec une rapidité extraordinaire. Ceux-ci, le voyant à leurs trousses, s'imaginèrent qu'il voulait les

faire périr. Leur effroi ne faisant que s'accroître, ils franchirent une montagne et un fleuve, et se jetèrent dans des mares. Ils s'écorchèrent le corps, se meurtrirent les membres, et tombèrent accablés de fatigue. Quand le jour fut venu, ils reconnurent que ce n'était pas un démon.

(Extrait du livre intitulé: *Pe-yu-king*, ou le Livre des cent comparaisons.)

XCVIII

LE BRÂHMANE ET SA VACHE LAITIÈRE.

(De ceux qui perdent tout par une sotte ambition)

Il y avait jadis un brâhmane qui était extrêmement pauvre. Il ne possédait qu'une vache qui lui donnait chaque jour un *teou* de lait, dont il faisait sa nourriture. Ayant entendu dire qu'il obtiendrait de grands mérites si, pendant quinze jours, il donnait à manger à des religieux, il cessa de traire sa vache, espérant qu'après un

mois de repos, elle donnerait en une fois trente *teou* de lait, et qu'il pourrait ainsi traiter un grand nombre de religieux. Quand un mois se fut écoulé, il invita une multitude de religieux. Dès qu'ils furent arrivés et assis, le brâhmane entra dans l'étable pour traire sa vache, mais il obtint juste un *teou* de lait. Quoiqu'il eût été longtemps sans la traire, il n'en put tirer davantage. Les religieux se moquèrent de lui et lui dirent : « Vous êtes un imbécile! Comment avez-vous pu croire qu'en cessant de traire chaque jour votre vache, vous obtiendriez une grande quantité de lait? »

(Extrait de l'ouvrage intitulé : *Tchong-king-siouen-tsa-pi-yu-king*, ou Mélanges de similitudes, tirés des livres sacrés.)

XCIX

LA CAILLE ET LE FAUCON.

(Estimez la prudence.)

Il y avait jadis un oiseau appelé *Láva* (Caille) qu'un Faucon avait pris et emporté au haut des airs. La Caille poussait des cris, et disait : « Par mon étourderie, je suis tombée dans le malheur; je suis coupable d'avoir abandonné la patrie de mon père et de ma mère pour voyager dans d'autres pays. Voilà la cause de mon in-

fortune. Comment se fait-il que je sois opprimée par un autre oiseau et que j'aie perdu ma liberté ?

— Dans quel endroit, lui dit le Faucon, trouverais-tu ta patrie et ta liberté ?

— C'est, répondit-elle, dans les sillons qu'on laboure que je trouverais ma patrie, et que je pourrais échapper au danger. C'est là qu'est la patrie de mon père et de ma mère. »

Le Faucon parla à la Caille d'un ton arrogant et lui dit : « Si je te lâchais et te permettais de retourner au milieu des sillons qu'on laboure, pourrais-tu t'échapper ? »

La Caille ayant réussi à s'échapper des serres du Faucon, s'en retourna au milieu des sillons, se fixa au pied d'une grosse

motte de terre, qui était dure comme une pierre, et de dessus cette motte, elle provoqua le Faucon. Celui-ci se mit en colère et dit : « Eh quoi ! ce chétif oiseau ose lutter avec moi ! »

Sa colère étant montée au paroxysme, il s'éleva au haut des airs, et de là il fondit tout droit sur sa proie. La Caille se cacha sous la motte de terre, mais, dans son élan impétueux, le Faucon frappa sa poitrine contre la motte, se brisa le corps et mourut.

Dans ce moment, la Caille s'enfonça profondément sous la motte et prononça ces *Gâthâs* :

« Le Faucon est venu avec une force extrême. La Caille n'avait d'autre appui qu'une motte de terre. En s'abandonnant

à la violence de sa colère, il s'est attiré le malheur et s'est brisé le corps. Moi qui étais douée d'une grande pénétration, j'ai trouvé mon salut dans mon propre pays. J'ai vaincu sa haine, et mon cœur a été rempli de joie. Vous aviez beau vous enorgueillir de votre force, vous étiez aussi stupide que méchant, et quand vous auriez eu la puissance de cent mille dragons ou éléphants, elle n'aurait pas tenu contre ma finesse et mon intelligence. Si l'on examine la victoire due à ma prudence, on reconnaît qu'avec la seizième partie (de cette qualité), j'ai vaincu et détruit le Faucon gris. »

(Extrait de l'ouvrage intitulé : *Fa-youen-tchou-lin*, livre LXV.)

C

LE BRÂHMANE ET LE FEU SACRÉ.

(De ceux qui s'écartent de la vraie voie [1].)

Un brâhmane voulant un jour voyager dans le monde, dit à un jeune garçon : « J'ai une petite affaire qui m'oblige de faire une courte excursion. Entretenez bien

1. C'est-à-dire de ceux qui emploient des moyens impropres au but qu'ils se proposent, par exemple de ceux qui mettraient du sable sous un pressoir pour en tirer de l'huile, qui mettraient de l'eau dans une baratte pour obtenir du beurre, etc.

ce feu, et prenez garde qu'il ne s'éteigne. S'il vient à s'éteindre, il faudra percer un morceau de bois avec une tarière [1], prendre du feu et le rallumer. »

Après avoir donné ces instructions, il sortit de la forêt et se mit en route. Quand le brâhmane fut parti, le jeune garçon, qui aimait à s'amuser, n'eut garde de surveiller activement le feu sacré, de sorte que le feu ne tarda pas à s'éteindre. En revenant de jouer, il vit que le feu s'était éteint; il souffla dans les cendres pour y chercher du feu, et ne put en obtenir. Il prit alors

1. On ne voit pas bien comment l'on peut obtenir du feu par ce procédé. Suivant quelques auteurs, on perçait un trou circulaire dans une pièce de bois, et l'on y introduisait une branche ronde que l'on enflammait par une friction rotatoire.

(*Note du traducteur.*)

une hache et fendit du bois pour allumer le feu, et ne put encore y réussir. Il coupa ensuite ce même bois, le mit dans un mortier et le pila pour obtenir du feu, mais il n'eut pas plus de succès qu'auparavant. Sur ces entrefaites, le brâhmane revint de son excursion, et se rendit dans le bois qu'il habitait. Il interrogea ce petit garçon et lui dit : « Dernièrement, je vous avais ordonné de bien entretenir le feu sacré. Le feu ne s'est-il pas éteint? »

Le petit garçon lui répondit : « Comme j'étais sorti pour aller jouer, j'ai manqué de surveiller assidûment le feu; maintenant, il est éteint.

— Par quel moyen, demanda-t-il avez-vous cherché à rallumer le feu?

— Comme le feu sort du bois, répondit-

il, j'ai fendu du bois avec une hache afin d'obtenir du feu, et je n'en suis pas venu à bout. Je l'ai coupé ensuite par petits morceaux, et je l'ai pilé dans un mortier dans l'espoir de rallumer le feu, mais je n'y ai pas réussi. »

Dans ce moment, le brâhmane perça un morceau de bois avec une tarière, en tira du feu, et s'en servit pour allumer un tas de menu bois. Puis il parla au jeune garçon et lui dit : « C'est par ce moyen qu'il fallait vous procurer du feu, et non en fendant du bois ou bien en le pilant dans un mortier. »

(Extrait de l'ouvrage intitulé : *Tchang-'o-han-king*, en sanscrit *Dîrghâgama soûtra*, livre VII.)

CI

LE DANGER DES RICHESSES.

(De ceux qui sont aveuglés par la cupidité.)

L'ambition des richesses nous expose à un danger aussi redoutable qu'un serpent venimeux; il ne faut ni les convoiter, ni s'y attacher. Un jour le *Bouddha*, voyageant dans les États de *Prasênadjit*, vit un endroit où l'on avait déposé un trésor qui se composait d'une multitude de choses précieuses. Le *Bouddha* dit à *Ânanda* :

« Ne voyez-vous pas ce serpent venimeux?

— Je l'ai vu, répondit *Ananda*. »

En ce moment, il y avait un homme qui marchait derrière le *Bouddha*. En entendant ces paroles, il voulut aller voir le serpent. Ayant aperçu des objets beaux et précieux, il blâma amèrement les paroles du *Bouddha*, et les jugea vaines et mensongères. « Ce sont bien, dit-il, des choses précieuses, et cependant il dit que c'est un serpent venimeux! »

Sur-le-champ, il emmena secrètement tous les gens de sa maison, et, avec leur aide, il emporta ce trésor, de sorte que sa fortune devint immense.

Il y eut un homme qui se rendit auprès du roi et lui dit que cet individu venait de

trouver un grand trésor et ne l'avait pas remis au fisc. Sur-le-champ, le roi le fit jeter en prison, et lui réclama le trésor qu'il avait trouvé. Il obéit et affirma qu'il l'avait versé complétement. Mais le roi ne voulut point le croire; il le fit accabler de coups, et le soumit aux plus cruelles tortures.

Cet homme reconnut trop tard la vérité des paroles du *Bouddha*.

(Extrait de l'ouvrage intitulé : *Tchong-king-tsi-pi-yu-king*, ou Choix de comparaisons, tirées des livres sacrés.)

CII

L'HOMME ET LE RAT DORÉ.

(De ceux qui courent au-devant de leur perte.)

Jadis, il y avait unhomme qui, en voyageant, prit au milieu du chemin un rat doré [1]. Il en fut ravi de joie et le cacha dans son sein. En continuant sa route, il

1. Il y a en chinois *Kin-chou,* littéralement *rat d'or.* J'ai adopté le nom de *rat doré* parce que je vois le mot *kin* employé adjectivement dans les noms d'une multitude d'animaux, tels que le lion, le lièvre, le renard. Il est évident, qu'ici le *rat doré* doit être considéré comme un animal fabuleux. On lit, en

arriva au bord d'une rivière. Pour passer l'eau, il voulut ôter ses vêtements et les poser par terre. Mais, au même instant, le rat doré se changea en un serpent venimeux. Cet homme fit de profondes réflexions et se dit : « Me laisserai-je tuer par la piqûre d'un serpent venimeux? Il faut que je le rejette de mon sein. »

A peine avait-il exécuté cette résolution, que le serpent se changea en or. Un homme d'un esprit borné, qui se trouvait près de lui, ayant vu que le serpent venimeux s'était changé en or pur, s'imagina que

effet, dans le dict. *P'ing-tseu-louï-pien*, livre LXXIII, fol. 33 : Dans le pays de *Nan-kang*, le mont *Ing-chan* offrait une grotte qu'on appelait la salle d'or (*Kin-thang*). De temps en temps, on y voyait apparaître des *rats dorés*.

(*Note du traducteur.*)

cette métamorphose durerait toujours. Il prit donc le serpent venimeux et le mit dans son sein ; mais il fut mordu par le serpent venimeux et mourut sur-le-champ.

(Extrait du Livre des cent comparaisons, *Pe-yu-king*, partie II.)

CIII

LE ROI ET L'HOMME CALOMNIÉ.

(Des choses inutiles.)

Il y avait jadis un homme qu'on accusait de raconter les fautes et les crimes du roi. « Le roi, disait-il, est dur et cruel, et il gouverne d'une manière absurde. »

Le roi ayant appris ces propos, entra en fureur, et ne songea pas à s'assurer de la vérité. Il n'écouta que ses favoris, et, s'étant emparé de cette homme sage, il lui

fit couper sur le dos cent onces de chair. Plus tard, il fut clairement prouvé qu'il n'avait point proféré de telles paroles. Le roi se repentit de ce qu'il avait fait, et se procura mille onces de chair. Mais, au milieu de la nuit, cet homme poussa des cris douloureux. Le roi ayant entendu ses plaintes, lui demanda pourquoi il souffrait. « Je vous ai enlevé, dit-il, cent onces de chair, et je vous en ai rendu dix fois autant; est-ce que vous n'êtes pas content? Pourquoi paraissez-vous souffrir cruellement?

— Sire, dirent au roi ses serviteurs, si l'on vous coupait la tête, on aurait beau vous donner mille têtes, vous n'échapperiez pas à la mort. Bien que cet homme ait reçu dix fois autant de chair qu'on lui en

a coupé, comment voulez-vous qu'il ne souffre pas? »

(Extrait de l'Encyclopédie *Fa-youen-tchou-lin*, livre XLIV.)

CIV

LE MARCHAND ET LA PEAU DE CHAMEAU.

(Des hommes stupides.)

Un marchand s'était mis en voyage pour les affaires de son négoce, mais, au milieu de la route, un de ses chameaux mourut. Or, le chameau portait une grande quantité de choses précieuses, et entre autres du coton fin et moelleux, d'une qualité supérieure. Voyant le chameau mort, le marchand le dépouilla aussitôt de sa peau, la

laissa, et, avant de continuer sa route, il fit asseoir ses deux fils et leur dit : « Gardez bien la peau de ce chameau ; prenez garde qu'elle ne se mouille et ne pourrisse. »

Quelques jours après, il tomba une pluie torrentielle. Ces deux hommes, dont l'esprit était borné et stupide, se servirent d'une belle pièce de coton pour recouvrir cette peau. Le coton fut entièrement mouillé et pourrit. Il y avait bien une immense différence entre le prix de la peau et celui du coton, mais comme ils étaient tout à fait stupides, ils couvrirent la peau du chameau avec une belle pièce de coton.

(Extrait de l'ouvrage intitulé : le Livre des cent comparaisons, partie I.)

CV

L'OISEAU A DEUX TÊTES.

(De ceux qui perdent deux choses à la fois.)

Jadis, sur le mont *Himavat*, il y avait un oiseau nommé *Djîvandjîva*[1]. Il avait un seul corps et deux têtes. L'une de ces têtes mangeait constamment des fruits exquis,

1. En chinois *Kong-ming-niao*. Le mot sanscrit *Djîvandjîva*, que les dictionnaires bouddhiques donnent pour synonyme de *Kong-ming-niao*, désigne évidemment ici un oiseau fabuleux.

pour procurer à son corps le bien-être et la santé. L'autre tête en conçut un sentiment de jalousie et se dit à elle-même : « Pourquoi cette tête mange-t-elle constamment des fruits exquis, tandis que je n'en ai jamais obtenu un seul? »

Elle prit aussitôt un fruit vénéneux et le mangea, de sorte que les deux têtes périrent en même temps.

(Extrait de l'ouvrage intitulé : *Tsa-pa'o-thsang-king*, livre III.)

CVI

L'HOMME ET LE VOLEUR.

(De ceux qui perdent deux choses à la fois.)

Il y avait jadis deux hommes qui voyageaient ensemble dans des plaines désertes. L'un d'eux portait un vêtement de coton. Au milieu de sa route, il rencontra un voleur qui le dépouilla de son vêtement. Son compagnon s'enfuit et se cacha au

milieu des herbes. Celui qui avait perdu le vêtement de coton, y avait caché d'avance une pièce d'or. Il dit alors au voleur : « Ce vêtement ne vaut guère qu'une pièce d'or ; permettez-moi de le racheter à ce prix.

— Où est la pièce d'or? » demanda le voleur.

A ces mots, le volé chercha dans le vêtement, la prit et la lui montra en disant : « Cette pièce est d'or pur ; si vous ne me croyez pas, il y a au milieu de ces herbes un excellent essayeur d'or[1]; vous pouvez aller le consulter. »

Ce que voyant le voleur, il lui reprit son vêtement et disparut. Cet homme

1. C'était précisément son ami par qui il espérait d'être secouru.

stupide perdit ainsi son vêtement et sa pièce d'or.

(Extrait de l'ouvrage intitulé : *Pe-yu-king*, ou le Livre des cent comparaisons, partie II.)

CVII

L'ÉLÉPHANT QUI ÉTAIT TOMBÉ DANS UN BOURBIER.

(De ceux qui déploient tous leurs efforts.)

Un jour, un éléphant de guerre tomba dans un bourbier. Il se dit en lui-même : « Jusqu'à présent, j'ai été comblé des faveurs du roi, qui me donne des mets exquis et une boisson délicieuse. Précédemment, lorsqu'après avoir reçu ma nourriture, je combattais pour le roi, il n'y avait pas

d'ennemi qui ne fût terrassé et vaincu. Si je péris lâchement dans ce bourbier, si je ne m'en retire pas avec énergie pour défendre la cause du roi, je perdrai la réputation que j'ai acquise jusqu'ici et mon déshonneur rejaillira sur tout le royaume. »

En achevant ces paroles, il fit un effort suprême et sauva sa vie.

(Extrait de l'ouvrage intitulé : *Tchou-yao-king.*)

CVIII

L'ÉTUDIANT PAUVRE ET LES PIERRES PRÉCIEUSES.

(Nul ne réussit sans un courage à toute épreuve.)

Il y avait une montagne riche en pierres précieuses qui était située dans une forêt redoutable, où vivait un tigre dévorant. C'est pourquoi on n'y voyait aucunes traces d'oiseaux ni de quadrupèdes, et nul être vivant n'osait approcher de cette montagne. Cependant un pauvre étudiant se dit en

lui-même : « Comment faire pour aller sur cette montagne et devenir promptement riche et opulent? »

Là-dessus, il se familiarisa avec les plantes vénéneuses, et alla ensuite sur cette montagne. Le tigre furieux, sentant l'odeur des plantes vénéneuses, s'enfuit sur-le-champ, et l'étudiant réussit dans ses desseins. Quelques-uns de ses condisciples, aussi pauvres que lui, suivirent son exemple, et recueillirent des pierres précieuses autant qu'ils en voulurent.

(Extrait de l'ouvrage intitulé : *Haï-khong-tchi-thsang-king.*)

CIX

LE FEU ET LE BOIS SEC.

(Déracinez les désirs.)

Un jour un feu violent fit un pacte avec une multitude de bois secs, et il fut convenu que, dans sept jours, ils se livreraient un grand combat. Tous les bois secs, toutes les branches et les feuilles se réunirent et s'amoncelèrent à la hauteur du *Soumêrou.* Le feu avait un ami intime qui lui dit : « Pourquoi ne pas vous préparer et ne

point chercher une multitude d'auxiliaires? Ces bois secs sont fort nombreux et vous êtes tout seul! Comment pourrez-vous leur tenir tête?

— Quoique mes ennemis soient nombreux, lui repartit le feu, mes seules forces suffisent pour leur résister; je n'ai pas besoin de partisans ni d'auxiliaires. »

Ce conte renferme un sens profond; il veut dire que le feu des passions n'a pas besoin d'auxiliaires, et suffit seul pour détruire les hommes.

(Extrait de l'ouvrage intitulé : *Ta-fang-tang-ta-tsi-king*, livre IX.)

CX

LES CHOSES IMPOSSIBLES ET LES RELIQUES DU BOUDDHA[1].

Le Gange coule rapidement; s'il pouvait produire des lotus blancs, si un oiseau jaune devenait blanc, si un oiseau noir devenait rouge, si l'arbre *Djambou* pouvait produire des dattes, si le *Khadira* pouvait,

1. Les morceaux CX, CXI, CXII ne sont ni des contes ni des apologues. Nous les publions à cause des idées curieuses qu'ils offrent au point de vue bouddhique.

du milieu de ses branches, faire sortir des feuilles de manguier, ce seraient là des choses extraordinaires; mais peut-être que ces métamorphoses seraient encore possibles. Quant aux reliques de l'Honorable du siècle, on ne pourrait jamais en obtenir. Si, avec des poils de tortue [1], on fabriquait un vêtement d'une beauté merveilleuse, et qu'on pût s'en revêtir en hiver, on pourrait alors chercher des reliques du *Bouddha*.

Si des mouches et des cousins pouvaient, avec leurs pattes, construire un pavillon ou un palais d'une solidité à toute épreuve,

1 Les Chinois figurent dans leur Encyclopédie une tortue fabuleuse, avec une queue de longs poils verts. (Dictionn. *P'ing-tseu-loui-pien*, livre CCXXII, fol. 27.)

on pourrait alors chercher des reliques du *Bouddha*.

Si une sangsue voyait pousser dans sa bouche des dents blanches et tranchantes comme une lame acérée, on pourrait alors chercher des reliques du *Bouddha*.

Si l'on prenait des cornes de lièvres[1] et qu'on en fabriquât une échelle propre à monter au ciel, on pourrait alors chercher des reliques du *Bouddha*.

Si un rat, montant sur cette échelle, chassait les *Asouras* (démons), et masquait dans le ciel le soleil et la lune, on pourrait alors chercher des reliques du *Bouddha*.

Si une mouche buvait du vin, parcourait après s'être enivrée les villes et les villages,

1. Il s'agit ici de lièvres fabuleux.

et y construisait des maisons, on pourrait alors chercher des reliques du *Bouddha*.

Si les lèvres d'un âne devenaient rouges et vermeilles comme le fruit du *Vimba*, et s'il savait danser et chanter, on pourrait chercher des reliques du *Bouddha*.

Si des corbeaux et des hibous habitaient ensemble dans un même lieu, et vivaient entre eux, en bonne harmonie, on pourrait chercher des reliques du *Bouddha*.

Si les feuilles du *Palâça* pouvaient servir à faire un parasol et à préserver d'une pluie d'orage, on pourrait chercher des reliques du *Bouddha*.

Si un grand vaisseau, chargé de toutes sortes de richesses, pouvait naviguer sur la terre ferme, on pourrait chercher des reliques du *Bouddha*.

Si un petit oiseau pouvait porter dans son bec le mont *Gandhamâdana*, et se promener en tous lieux, on pourrait chercher des reliques du *Bouddha*.

(Extrait de l'ouvrage intitulé : *Souvarn'a prabhâsa outtama râdja 'soûtra*, livre I.)

CXI

LE PORTRAIT DU CORPS SUIVANT LES BOUDDHISTES.

(Détruisez les désirs.)

Le corps est comme un monceau d'écume ; on ne peut le saisir ; — comme la mer ; il ne peut se rassasier des cinq désirs ; — comme un fleuve qui se précipite vers l'Océan ; il arrive rapidement à la vieillesse, à la maladie et à la mort ; — comme un fumier ; les hommes sages et éclairés le quit-

tent avec dégoût; — comme une ville de sable que le vent emporte en un clin d'œil; — comme un pays frontière où l'on voit une multitude d'ennemis; — comme une route dangereuse; il s'écarte constamment de la droite loi; — comme une grande maison fondée par les cent huit passions; — comme un vase fendu d'où l'eau s'échappe continuellement; — comme un vase richement peint qui serait rempli d'ordures; — comme un canal fangeux; il est plein de souillures et d'impuretés; — comme l'illusion d'un songe; il égare les hommes stupides et les empêche de connaître la vérité; — comme une fleur fanée; il arrive promptement à la vieillesse et à la décrépitude; — comme un char; il marche de compagnie avec la mort; — comme la ro-

sée ; il ne peut subsister longtemps ; — comme une maison ; il est habité par quatre cent quatre maladies ; — comme un coffre où vit un serpent venimeux ; — comme un papillon qui voit la flamme et va s'y brûler ; — comme un royaume vaincu que possèdent dix-huit rois conjurés ; — comme un bananier qui manque de force et de solidité ; — comme un vaisseau naufragé ; les soixante-deux hérésies l'égarent ; — comme un pavillon pourri qui a perdu toute sa beauté ; — comme une guitare dont les cordes rendent de vains sons ; — comme un tambour couvert de peau et de bois, et dont le fond est vide ; — comme un vase d'argile séchée ; il n'a ni consistance ni fermeté ; — comme une ville faite de cendres qu'emportent le vent et la pluie ;

il arrive rapidement à la vieillesse, à la maladie et à la mort.

(Extrait de l'ouvrage intitulé : *Sieou-hing-tao-ti-king*.)

CXII

L'HOMME D'UN CARACTÈRE RARE.

(Détruisez les désirs.)

Il y avait un homme du *Djamboudvipa* qui, bien que n'étant pas dégagé des affections du monde des désirs, allait quelquefois dans le Kourou du nord (*Outtarakourou*). Il voyait les femmes de ce continent, dégagées de tous liens[1] et belles de corps

1. C'est-à-dire complétement nues.

et de figure, qui se promenaient et s'amusaient avec bonheur. Il voyait encore dans cet heureux pays, des vêtements riches et élégants, et des parures fraîches et brillantes, qui sortaient du sein des arbres, du riz odorant et d'un goût exquis qui poussait sans culture. Partout où il portait ses regards, il rencontrait mille sortes de choses précieuses et d'une beauté ravissante; il voyait encore les hommes de cette contrée jouir de tous ces biens au gré de leurs désirs. Mais au moment où ils en jouissaient, ils ne s'y attachaient point avec passion, et après en avoir joui, ils les quittaient sans regret. L'habitant du *Djambou-dvîpa*, bien qu'il ne fût pas encore dégagé des affections du monde, vit tous ces objets, d'un charme si séduisant, sans les désirer

ni s'y attacher. Il les quitta avec une indifférence parfaite, et s'en revint dans sa patrie.

Il faut reconnaître que c'était un homme d'un caractère bien rare.

(Extrait de l'ouvrage intitulé : *Pradjnâ pâramitâ-soûtra*, livre DLXXXI.)

FABLES ET CONTES CHINOIS

CXIII

LE MÉDECIN, LA COURTISANE ET LE VOLEUR.

Un médecin, une courtisane et un voleur étant morts, se présentèrent ensemble devant le roi des enfers qui leur demanda quel métier ils avaient exercé pendant leur vie. « Votre sujet, dit le premier, pratiquait la médecine. Lorsqu'un homme était dan-

gereusement malade je pouvais le délivrer de la mort et le ramener à la vie. »

Le roi entra dans une grande colère et dit: « J'envoyais constamment des démons pour amener ici les criminels, et toi, au contraire, tu me les reprenais, et tu résistais à mes ordres; pour ta punition tu mériterais d'être jeté dans une chaudière d'huile bouillante. »

Il interrogea ensuite la courtisane. « Pour moi, répondit-elle, par l'effet de mes caresses et de mes complaisances, j'ai ruiné une multitude d'hommes et les ai fait descendre dans votre empire.

— A merveille, s'écria le roi, je vous renvoie sur la terre et vous accorde encore douze ans d'existence. »

Le roi ayant interrogé le voleur, celui-ci

répondit : « J'exerçais le métier de voleur. Si un homme faisait sécher au soleil de beaux habits, s'il laissait traîner de l'argent, je lui rendais le service de ramasser ces objets et de les mettre en lieu sûr. Beaucoup d'hommes, que j'avais dépouillés de tout, se sont dégoûtés de la vie ou sont morts de désespoir. »

Le roi fut charmé de cette réponse et s'écria : « Cet homme m'a rendu des services et a secondé mes efforts. Qu'on le renvoie sur la terre avec un supplément de dix ans de vie. »

A ces mots, le médecin se jeta aux pieds du roi et lui dit en pleurant : « Grand roi ! puisque votre majesté rend de tels jugements, je vous supplie de me renvoyer sur la terre. J'ai encore, dans ma maison, un

fils et une fille. J'ordonnerai à mon fils de se mettre voleur et à ma fille d'embrasser le métier de courtisane. »

CXIV

LE RAT ET LA GUÊPE.

Un rat et une guêpe s'étaient liés d'amitié, et voulaient vivre comme frère et sœur. Ils invitèrent un bachelier à leur servir de témoin. Celui-ci ne put s'en dispenser et alla au rendez-vous. Un ami lui dit : « Comment acceptez-vous un tel rôle, qui vous

met au-dessous de cette vile engeance ? » Le bachelier répondit : « Comme l'un mord et l'autre pique, je ne puis me dispenser de eur obéir. »

CXV

L'AVEUGLE ET LES ODEURS.

Il y avait un homme qui avait perdu les yeux et était privé de la lumière, mais il savait reconnaître les choses à leur odeur. Un bachelier prit un volume du *Si-siang-ki* (l'Histoire du pavillon d'occident)[1], et le

1. Ouvrage qui fait les délices des femmes distinguées.

lui fit sentir. « C'est le *Si-siang-ki*, s'écria l'aveugle.

— Comment le savez-vous? lui demanda le bachelier.

— C'est qu'il a, répondit l'aveugle, une certaine odeur de pommade et de fard. »

Le bachelier lui présenta ensuite le *San-koué-tchi* (l'Histoire des trois royaumes), le lui fit sentir et lui demanda ce que c'était. « C'est le *San-koué-tchi*, dit l'aveugle.

— Comment le savez-vous?

— Parce qu'il a une certaine odeur de poudre de guerre [1], repartit l'aveugle. »

Le bachelier était dans l'admiration. Il lui présenta une de ses compositions et la

1. Cet ouvrage, qui est la lecture familière des hommes sérieux, est rempli de récits de batailles.

lui fit sentir. « C'est, dit l'aveugle, un de vos élégants écrits.

— Comment le savez-vous?

— C'est, dit l'aveugle, qu'il exhale une certaine odeur d'huile[1]. »

1. C'est-à-dire qu'il paraît avoir coûté beaucoup de peine et de travail.

CXVI

LE MAÎTRE D'ÉCOLE ET SON DISCIPLE.

Un maître d'école avait l'habitude de dormir dans le jour, et ne permettait pas à ses disciples d'en faire autant. Un écolier lui en ayant fait l'observation, il lui échappa de dire : « J'aime à voir en songe *Tcheou-kong*[1]. » Le lendemain, l'écolier suivit son

[1]. Tcheou kong était le frère de l'empereur *Wen-wang*, qui fonda la dynastie des *Tcheou*, l'an 1122 avant notre ère.

exemple. Le maître le frappa pour l'éveiller et lui dit :

« Comment pouvez-vous dormir ainsi en plein jour? »

L'élève lui répondit : « J'étais seulement allé voir *Tcheou-kong*.

— Que vous a dit *Tcheou-kong?* demanda le maître.

— *Tcheou-kong*, m'a dit, repartit l'écolier, « Je n'ai point vu hier votre respectable « maître. »

CXVII

LE MÉDECIN CÉLÈBRE.

Le roi des Enfers envoya un jour sur la terre un démon qui faisait partie de ses satellites, avec mission de lui chercher un médecin célèbre, et lui donna ainsi ses ordres :

« Le médecin devant la porte duquel vous ne verrez aucune âme indignée d'avoir quitté la vie, c'est celui-là qu'il me faut [1]. »

1. Il est évident que le roi des morts laisserait vivre

Le démon obéit aux ordres de son souverain, et remonta sur la terre. Chaque fois qu'il passait devant la porte d'un médecin, il y voyait une multitude de mânes indignées. A la fin, il arriva à une maison devant laquelle errait une seule âme. « Pour le coup, s'écria-t-il, celui qui demeure là doit être un habile médecin. »

Il s'informa, et apprit que c'était un médecin qui avait suspendu la veille son tableau de docteur [1].

longuement le médecin qui grossirait chaque jour le nombre de ses sujets. Mais un médecin célèbre, qui prolonge la vie de ses malades, doit naturellement devenir sa proie.

1. On voit par ce passage que ce médecin n'avait pas eu le temps de faire les affaires du roi du sombre empire, puisqu'il n'avait encore tué qu'un seul homme.

CXVIII

LE MARI QUI FAIT ÉPILER SA BARBE.

Un homme dont la barbe grisonnait avait ordonné à sa seconde femme de lui arracher tous les poils blancs. Celle-ci voyant que les poils blancs étaient fort nombreux, se mit à les arracher. Comme elle ne pouvait venir à bout de les choisir, elle arracha en même temps tous les poils noirs. Sa besogne étant finie, le mari se regarda

dans un miroir et fut rempli d'étonnement. Il gronda vertement sa seconde femme, ui lui dit : « Puisque je devais arracher les plus nombreux, pourquoi n'aurais-je pas arraché les plus rares? »

CXIX

LE LETTRÉ ET LA TORTUE.

Il y avait un lettré qui voulait traverser un fleuve, et se désolait de ne point trouver de batelier pour le passer. Tout à coup, il aperçut une grande tortue et lui dit : « Ma sœur la tortue noire, veuillez prendre la peine de me passer; je vous réciterai des vers pour vous remercier. »

La tortue lui dit : « Récitez d'abord des vers, je vous passerai après.

— Ne me trompez pas, lui dit le lettré. Je vais d'abord vous réciter deux vers; quand vous m'aurez passé, je vous en réciterai deux autres. Qu'en dites-vous?

— J'y consens, » répondit la tortue.

Le lettré dit alors : « J'ai traversé les neuf palais et j'ai franchi les quatre mers. Le roi des dragons en a pâli d'effroi. »

La tortue fut ravie de joie et transporta le lettré sur la rive opposée. Celui-ci reprit : « J'appartiens à la noble classe qui porte le bonnet et la ceinture. Je rougirais de converser avec une tortue noire. »

CXX

LE CRABE ET LA GRENOUILLE VERTE.

Un crabe et une grenouille verte s'étaient liés d'amitié pour vivre comme frère et sœur. Un jour, ils parièrent à qui traverserait un ruisseau, et convinrent que celui des deux qui le franchirait le premier serait considéré comme le chef de l'association. Cela dit, la grenouille verte prit son élan et traversa le ruisseau. Le crabe, marchant à

pas lents, fut rencontré par une jeune fille qui l'attacha avec une corde de paille et l'arrêta tout court. La grenouille, ne le voyant pas venir, se retourna et lui dit : « Comment se fait-il que vous ne soyez pas encore passé?

— Ne m'accusez pas de lenteur, répondit le crabe; je serais déjà arrivé, si cette petite coquine ne m'eût arrêté. Voilà l'unique cause qui m'a retardé et m'a empêché de venir. »

CXXI

LE NOUVEAU DIEU DU TONNERRE.

Un jour, le Dieu du tonnerre voulait châtier un fils rebelle à ses parents. Celui-ci lui arrêta le bras et lui dit : « Ne me frappez pas. Je vous demanderai, ajouta-t-il, si vous êtes le nouveau ou l'ancien Dieu du tonnerre.

—Qu'entendez-vous par là ? lui demanda le Dieu.

— Si vous êtes le nouveau Dieu du tonnerre, répondit-il, je mérite d'être écrasé sur-le-champ; mais si vous êtes l'ancien Dieu du tonnerre, je vous dirai que mon père s'est révolté autrefois contre mon aïeul. Où étiez-vous dans ce temps-là? »

CXXII

LE VIEUX TIGRE ET LE SINGE.

Il y avait une fois un vieux tigre qui avait envie de manger un singe. Celui-ci lui dit pour le tromper : « Mon corps est bien petit, et il ne pourrait même vous fournir un seul repas. Sur la montagne qui est vis-à-vis, il y a un grand animal qui est capable de satisfaire votre noble appétit. Je vais marcher devant et vous y conduire. »

Quand ils furent arrivés tous deux sur la montagne, un cerf, armé d'un bois formidable, aperçut le tigre et soupçonna

qu'il voulait le dévorer. Il alla au-devant du singe et lui dit : « Mon jeune ami, vous m'aviez promis dix peaux de tigre, aujourd'hui vous ne m'en apportez qu'une ; vous m'en devez encore neuf. »

A ces mots, le tigre fut effrayé et dit : « Je n'aurais jamais cru que ce petit singe fût aussi méchant. Il paraît qu'il veut me sacrifier pour payer ses anciennes dettes[1]. »

1. Il y a ici un jeu de mots intraduisible. En chinois, le mot *tchang*, numérale des peaux, s'écrit et se prononce de même que *tchang*, *compte*, *calcul*, dans la locution *Ti-tchang*, régler ses *comptes*, payer ses dettes.

Le vieux tigre qui avait l'oreille dure et la vue basse, n'a probablement entendu que les derniers mots du cerf, et il a dû détaler au plus vite pour ne pas être dévoré, à son tour, par le grand animal dont il se promettait de faire sa proie.

CXXIII

LE CHAT ET LE RAT.

Il y avait une fois un chat qui poursuivait un rat. Celui-ci, se voyant serré de près, entra dans une grande bouteille et s'y blottit. Le chat, qui ne voulait pas abandonner sa proie, resta près du vase en faisant le guet. Le rat, transi de peur, n'osait sortir de sa retraite. Tout à coup, le chat se mit à éternuer. Du fond de sa bouteille, le rat

lui dit : « Je vous souhaite un grand bonheur.

— Cela ne vous regarde pas, lui dit le chat, mais, puisque vous êtes si obligeant, je vous avouerai que mon plus grand bonheur serait de vous manger. »

CXXIV

LE RAT ET LE CHAT.

Un rat et un chat étaient tranquillement assis à l'entrée de leur gîte particulier. Le rat n'osait sortir de son trou. Tout à coup un éternument retentit dans l'intérieur. Le chat dit d'un ton bienveillant : « Mille années, je vous souhaite ! » Les autres dirent : « Puisqu'il est si respectueux, qui nous empêche de lui faire une visite ?

— Est-ce qu'il a jamais eu un cœur sincère? repartit le premier rat. C'est uniquement pour me tromper qu'il me souhaite de longues années. Si je sortais, il me croquerait à belles dents. »

CXXV

LE CHAT ET LES SOURIS.

Un homme, pour s'amuser, avait attaché un chapelet au cou d'un chat. Les souris se félicitèrent entre elles et dirent : « Ce respectable chat jeûne et prie le *Bouddha;* décidément il ne nous mangera plus. »

En disant cela, elles se mirent à danser de joie dans le vestibule. Dès que le chat les eut vues, il en croqua plusieurs de suite.

Les autres souris s'enfuirent et se dirent secrètement : « Nous pensions, nous autres, qu'il priait le *Bouddha* et qu'il avait un cœur affectueux ; mais sa dévotion n'était qu'une pure comédie.

— Vous ne savez donc pas, dit une autre souris, que, dans le monde, ceux qui font les dévots et ont l'air de prier le *Bouddha*, ont le cœur dix fois plus cruel que les loups ? »

CXXVI

LE PHÉNIX ET LA CHAUVE-SOURIS.

Un jour que le phénix célébrait sa naissance, les oiseaux vinrent lui faire la cour et le féliciter. La chauve-souris seule ne vint pas. Le phénix lui en fit des reproches et lui dit : « Vous faites partie de mes sujets, pourquoi vous montrez-vous si fière?

— J'ai quatre pieds, répondit la chauve-souris, et j'appartiens à la classe des quadrupèdes. A quoi bon vous féliciter? »

Un autre jour, comme le *Ki-lin* célébrait aussi l'anniversaire de sa naissance, la chauve-souris s'absenta encore. Le *Ki-lin* la réprimanda à son tour. « J'ai des ailes, dit la chauve-souris, et j'appartiens à la classe des oiseaux. Pourquoi vous aurais-je félicité? »

Le *Ki-lin* raconta à l'assemblée des quadrupèdes la conduite de la chauve-souris. Ils se dirent en gémissant : « Dans le monde, il y a aujourd'hui beaucoup de gens, au cœur sec et froid, qui ressemblent à cette méchante bête; ils ne sont ni oiseaux ni quadrupèdes, et, en vérité, on ne sait qu'en faire. »

POÉSIES CHINOISES

ROMANCE DE MOU-LÂN,

OU LA FILLE SOLDAT.

Mou-lân est le nom d'une jeune fille qui, voyant son père malade et hors d'état de répondre à la conscription, s'enrôla pour lui, et servit, sans être reconnue, pendant douze ans.

Cette romance, que quelques personnes attribuent à Mou-lân elle-même, a été composée sous la dynastie des Liang, qui ont

régné de 502 à 556. Elle est tirée du *Supplément de l'Anthologie chinoise*, en huit volumes, intitulée *Thang-chi*, c'est-à-dire *Vers de la dynastie des Thang*, sous laquelle fleurirent, de 618 à 907, les poëtes les plus célèbres de la Chine.

ROMANCE.

Tsi-tsi, puis encore *tsi-tsi*[1]. | [2] Moulân tisse devant sa porte. | On n'entend pas

1. Suivant le commentateur, *tsi-tsi* est un adverbe imitatif qui exprime à la fois le bruit de la navette et les soupirs de la jeune fille.

2. Nous avons séparé chaque vers par une ligne verticale. Quand le discours change, avec un nouveau vers, nous nous sommes contenté d'employer un tiret —, pour ne pas trop multiplier les signes de convention.

le bruit de la navette ; | on entend seulement les soupirs de la jeune fille.

— « Jeune fille, à quoi songes-tu ? | Jeune fille à quoi réfléchis-tu? — La jeune fille ne songe à rien, | la jeune fille ne réfléchit à rien. »

« Hier j'ai vu le livre d'enrôlement : | l'empereur lève une armée nombreuse. | Le livre d'enrôlement a douze chapitres : | dans chaque chapitre, j'ai vu le nom de mon père ! | O mon père, vous n'avez point de grand fils ! | O Mou-lân, tu n'as point de frère aîné ! | Je veux aller au marché pour acheter une selle et un cheval ; | je veux, dès ce pas, aller servir pour mon père. »

Au marché de l'orient, elle achète un cheval rapide ; | au marché de l'occident, elle

achète une selle et une housse ; | au marché du midi, elle achète un long fouet.

Le matin, elle dit adieu à son père et à sa mère; | le soir, elle passe la nuit sur le bord du fleuve Jaune. | Elle n'entend plus le père et la mère qui appellent leur fille ; | elle entend seulement le sourd murmure des eaux du fleuve Jaune. | Le matin, elle part et dit adieu au fleuve Jaune. | Le soir, elle arrive à la source de la rivière Noire. | Elle n'entend plus le père et la mère qui appellent leur fille ; | elle entend seulement les sauvages cavaliers de Yen-chan.

— « J'ai parcouru dix mille milles en combattant ; | j'ai franchi avec la vitesse de l'oiseau les montagnes et les défilés. | Le vent du nord apportait à mon oreille les sons de la

clochette nocturne; | la lune répandait sur mes vêtements de fer, sa froide et morne clarté. »

Le général est mort après cent combats. | Le brave guerrier revient après dix ans d'absence. | A son retour, il va voir l'empereur. | L'empereur est assis sur son trône. | Tantôt il accorde une des douze dignités, | tantôt il distribue cent ou mille onces d'argent. — L'empereur me demande ce que je désire. — « Mou-lân ne veut ni charge ni argent. | Prêtez-lui un de ces chameaux qui font mille milles en un jour, | pour qu'il ramène un enfant sous le toit paternel. »

Dès que le père et la mère ont appris le retour de leur fille, | Ils sortent de la ville et vont au-devant d'elle. | Dès que les sœurs

cadettes ont appris le retour de leur sœur aînée, | elles quittent leur chambre, parées des plus riches atours. | Dès que le jeune frère apprend le retour de sa sœur, | il court aiguiser un couteau pour tuer un mouton.

— « Ma mère m'ouvre le pavillon de l'orient, | et me fait reposer sur un siége tourné à l'occident. | Elle m'ôte mon costume guerrier et me revêt de mes anciens habits, | Mes sœurs, arrêtées devant la porte, ajustent leur brillante coiffure, | et enlacent des fleurs d'or dans leurs cheveux. »

Mou-lân sort de sa chambre et va voir ses compagnons d'armes; | ses compagnons d'armes sont frappés de stupeur. | Pendant douze ans, elle a marché dans leurs rangs, |

et ils ne se sont point aperçus que Mou-lân fût une fille.

On reconnaît le lièvre qui trébuche en courant; | en reconnaît sa compagne à ses yeux effarés; | mais quand ils trottent côte à côte, qui pourrait distinguer leur sexe?

BALLADE.

NI-KOU-SSE-FAN.

OU

LA RELIGIEUSE QUI PENSE AU MONDE.

A la première ville, une jeune religieuse entre dans le temple; | elle tient dans sa main un chapelet de perles blanches, et ses yeux sont mouillés de larmes. — « Pauvre jeune fille! Quel malheur pour moi d'avoir quitté le monde ! | Je suis dans la fleur de mon printemps, et je n'ai point d'époux!? »

Elle laisse échapper une plainte contre son père, un murmure contre sa mère. — « Il ne fallait pas me traîner dans un cloître, où tous les matins on adore Kouan-in et Fo (Bouddha). | Quand le soir est venu, je songe à prendre un époux, un époux orné de grâces et d'esprit. »

A la deuxième veille, la jeune religieuse s'afflige et se lamente. — « Je songe à mes sœurs qui ont chacune un charmant époux, | et qui brillent par leur toilette et par leur beauté. | Elles tiennent dans leurs bras de jolis enfants, qui appellent leur mère d'une voix caressante.

« Plus j'y pense, plus mon âme se brise de douleur. | Elles ont arrangé leurs noirs cheveux, et montrent ce que peuvent l'a-

dresse et le désir de plaire. | Des fleurs nouvellement cueillies se balancent légèrement sur leur tête, | et des anneaux d'or pendent à leurs oreilles. »

A la troisième veille, la jeune religieuse pense et soupire. — « Je vois le disque arrondi de la lune [1] | qui se tourne vers l'occident, | pendant que je suis au temple, plongé dans une rêverie silencieuse. » | Elle lave ses mains pour brûler de l'encens, et prononce : — « 'O-mi [2] !

« Nan-wou Kouan-chi-in ! Nan-wou

1. Chez les Chinois, la lune, personnifiée sous le le nom de Tchang-'o, préside à l'amour et au mariage; son disque arrondi est le symbole d'une heureuse union.

2. *'O-mi*, ou *'O-mi-to-to*, (Amita, le même que *Amitâyous*) est le nom d'un *Bouddhâ*. Kouan-chi-in répond en sanscrit à *Avalôtitês'vara*, et Nân-wou, à *Nâmô* (Adoration *à*).

Kouan-chi-in ! | Divinité protectrice, montrez à votre servante une tendre compassion, | et mariez-la vite à un bel époux. | Je ferai rebâtir votre chapelle, | Je vous ferai élever une statue d'or. »

A la quatrième veille, la jeune religieuse dormait d'un profond sommeil. — « J'ai aperçu en songe un jeune étudiant qui entrait dans ma cellule. | Il m'attire vers lui et me presse sur son cœur. | Il s'appuie sur mon lit et me comble de caresses.

« Au milieu de mon songe, il m'adresse des paroles de tendresse et d'amour. | Qu'entends-je ! le vent agite ma porte, et le marteau sonore retentit dans mon âme émue... | Je m'éveille et mon illusion s'évanouit ! | Je me

retourne sur ma couche humide de larmes, | et je retombe dans un vide affreux. »

A la cinquième veille, la jeune religieuse s'endort jusqu'à l'heure où le ciel se colore des premiers rayons du jour. — L'oiseau kinhi se dresse sur la branche, et entonne le chant matinal qui annonce l'aurore. | «Je récite les prières sacrées, mais mon âme ardente est en proie aux plus cruels tourments. | Je n'ai qu'une pensée, je ne forme qu'un désir : | c'est de descendre de la montagne pour chercher un époux. »

Elle laisse échapper une plainte contre son père, un murmure contre sa mère : — « Il ne fallait pas, non, il ne fallait pas m'enfermer dans un cloître. | Une chose m'étonne, une chose me confond : | c'est la ré-

ponse de celui qui tira mon horoscope. | Celui qui tira mon horoscope dit que j'étais destinée à vivre seule, | que je devais renoncer au monde.

« Les femmes du monde se nourrissent de mets délicieux, | et les saveurs les plus exquises réjouissent leur palais. | La pauvre religieuse n'a d'autre aliment que du riz insipide, | d'autre breuvage que du thé amer. | Les femmes du monde s'habillent d'étoffes moelleuses, d'étoffes tissues d'or et de soie. | Cette triste esclave n'a d'autre vêtement qu'une tunique de laine, formée de pièces grossièrement cousues.

« Ce matin le supérieur est sorti : | Je veux m'échapper du cloître et aller chercher un amant. | Je ne redoute point l'in-

discrétion des personnes qui fréquentent le couvent. | Je veux un époux, je le veux tendre et passionné. | L'an prochain, je serai mère! L'an prochain, un bel enfant sera suspendu à mon sein!

« Quand je l'aurai nourri jusqu'à l'âge d'un an, jusqu'à l'âge de deux ans, | Il me tirera, doucement par ma robe, et, de sa voix enfantine, il m'appellera *ma-ma* (maman). | Quand je l'aurai élevé jusqu'à l'âge de sept ans, jusqu'à l'âge de huit ans, | je l'enverrai à l'école, je veux qu'il devienne savant.

« Il étudiera avec ardeur, il étudiera jusqu'à dix-huit ans. | Déjà il sait à fond les quatre livres moraux et les cinq livres canoniques. | Il n'attend plus que le moment

où l'empereur va ouvrir lui-même le concours général. | S'il n'obtient pas le premier rang sur la liste des docteurs, il obtiendra au moins le troisième.

« Le courrier part comme un éclair et m'annonce l'arrivée de mon fils. | D'abord il doit saluer son père, ensuite il saluera sa mère. | Eh bien! mes espérances n'ont pas été déçues. | Arrangeons avec symétrie mes tresses ondoyantes; | Allons jouir de sa gloire et de mon bonheur! »

Elle dit, et brise sa chaîne importune, | comme le poisson brise la soie qui le retenait captif; | et, n'écoutant que sa passion, | elle s'élance de la montagne pour aller chercher un époux.

KOUAN-FOU-YOUAN.

ÉLÉGIE SUR LA MORT D'UNE ÉPOUSE.

Le premier jour de l'année, à la cinquième veille, à l'époque où l'hiver déploie toutes ses rigueurs, | ma tendre épouse est morte. Est-il au monde un homme plus malheureux que moi? | Si tu vivais encore, je t'aurais donné une autre toilette pour passer le nouvel an. | Mais hélas! tu es déjà descendue au sombre empire qu'arrose

la fontaine Jaune! Pour que l'époux et l'épouse puissent se voir encore, | viens me visiter au milieu de la nuit, viens à la troisième veille ; | je veux renouer les douces illusions du passé.

A la seconde lune, à la naissance du printemps, le soleil brille plus longtemps au ciel ; | toutes les familles lavent dans une eau pure leurs robes et leurs habits. | Les maris qui ont encore leur épouse, se plaisent à la parer de nouveaux vêtements. | Mais moi, qui ai perdu mon épouse, je suis en proie à une douleur qui me mine et me consume. | J'ai éloigné de ma vue l'étroite chaussure qui enfermait ses jolis pieds. | Quelquefois j'ai songé à prendre une seconde compagne. | Mais où en trouverais-je une

autre aussi belle, aussi spirituelle, aussi affectueuse?

A la troisième lune, c'est l'époque qu'on appelle Tsing-ming. | Le pêcher épanouit ses fleurs vermeilles, et les saules commencent à déployer leur verdoyante chevelure. | Les maris qui ont encore leurs femmes vont visiter avec elles les tombeaux de leurs parents. | Mais moi, qui ai perdu la mienne, je vais seul visiter sa tombe. | A la vue des lieux où repose sa cendre, des larmes brûlantes ruissellent le long de mes joues. | Je lui fais des offrandes funèbres, je brûle pour elle des images de papier doré. — « Tendre épouse, lui dis-je, d'une voix pleine de larmes, où es-tu? tendre épouse, où es-tu? » Mais hélas! elle est sourde à mes cris! | Je

vois un tombeau solitaire, mais je ne puis voir mon épouse.

A la quatrième lune, à l'époque appelée Mang-tchong, l'air est pur, le soleil brille dans toute sa splendeur. | Combien de maris ingrats se livrent au plaisir, et oublient celles qu'ils ont perdues! | L'époux et l'épouse sont comme deux oiseaux d'une même forêt. | Quand vient le terme fatal, ils s'envolent chacun de leur côté. | Cette beauté si accomplie, cette tendresse sans bornes, se sont évanouies en un matin. | Pourquoi, hélas! deux époux si intimement unis n'ont-ils pu vivre et blanchir ensemble? | Je suis comme un homme qu'un songe enchanteur a bercé d'une douce illusion. | A son réveil, il cherche la jeune immortelle

qui charmait ses oreilles et ses yeux, | et il ne trouve plus autour de lui que le vide, la solitude et le silence !

A la cinquième lune, à l'époque appelée Touan-yang, des barques à tête de dragon sillonnent les eaux. | On fait chauffer le vin le plus exquis ; | On amoncelle sur des corbeilles les fruits les plus délicieux. | Chaque année, à cette époque, j'aimais à partager avec ma femme et mes enfants les plaisirs de ces fêtes naïves. | Mais aujourd'hui je suis inquiet et agité, je suis en proie aux plus cruelles angoisses. | Je pleure du matin au soir, et du soir au matin; | à chaque instant je sens que mon âme va se briser de douleur. | Que vois-je? de jolis enfants folâtrent gaiement devant ma porte. | Je com-

prends leurs plaisirs : ils ont une mère qui les presse souvent sur son sein ! | Éloignez-vous, tendres enfants : vos joyeux ébats ne font que me déchirer le cœur.

A la sixième lune, à l'époque appelée Sanfo, il est difficile de supporter l'ardeur brûlante du jour. | Les riches et les pauvres font sécher leurs habits. | Je vais prendre une robe de soie, et l'exposer aux rayons du soleil. Je vais exposer aussi les souliers brodés de mon épouse. | Regardons! voilà la robe dont elle se parait aux jours de fête ; | voilà l'élégante chaussure qui enchâssait ses jolis pieds. | Mais où est mon épouse? où est la mère de mes enfants? | Il me semble qu'une lame d'acier glace et divise mon cœur.

A la septième lune, à l'époque appelée Ki-kiao, je ne puis retenir les larmes qui inondent mes yeux. | C'est alors que Nieou-lân visite dans le ciel son épouse Tchi-niu. | J'avais aussi une belle épouse, mais j'en suis séparé à jamais! | J'ai sans cesse devant les yeux cette figure ravissante qui éclipsait les fleurs. | Que je marche, que je coure, que je sois assis ou couché, l'idée de sa perte déchire sans cesse mon cœur. | Quel est le jour où je n'aie point pensé à ma tendre épouse, | quelle est la nuit où je ne l'aie point pleurée jusqu'au matin?

Le quinzième jour de la huitième lune, lorsque son disque brille dans tout son éclat, | on offre aux dieux des melons et des gâteaux qui ont une forme arrondie comme

l'astre des nuits. | Les hommes et les femmes vont deux à deux se promener dans la campagne, et jouir de la douce clarté de la lune. | Mais le disque arrondi de la lune ne ferait que me rappeler l'épouse que j'ai perdue. Tantôt, pour dissiper mes ennuis, je verse dans ma coupe un vin généreux; | tantôt je prends ma guitare, mais elle résonne à peine sous ma main languissante. | Mes parents et mes amis viennent m'inviter tour à tour, | mais mon cœur rempli d'amertume se refuse à aller partager leurs plaisirs.

A la neuvième lune, à l'époque appelée Tchong-yang, les chrysanthèmes ouvrent leurs calices d'or, | et tous les jardins exhalent une odeur embaumée. | Je vou-

drais aller cueillir un bouquet de fleurs nouvellement écloses, | si j'avais encore une épouse qui pût en orner ses cheveux! | Mes yeux se mouillent de larmes, mes mains se contractent de douleur, et frappent mon sein décharné! | Je rentre dans la chambre brillante qu'habitait mon épouse. | Mes deux enfants me suivent, et viennent tristement embrasser mes genoux. | Ils me tirent chacun par la main et m'appellent d'une voix étouffée. | Ils me demandent leur mère par leurs larmes, leurs gestes et leurs sanglots!

Le premier jour de la dixième lune, les riches et les pauvres offrent à leurs épouses des habits d'hiver. | Mais moi, qui n'ai plus d'épouse, à qui offrirai-je des vêtements

d'hiver? | Quand je songe à celle qui partageait ma couche, qui reposait sur le même oreiller, | je brûle pour elle des images de papier doré, et mes larmes coulent en abondance. | J'envoie ces offrandes à celle qui habite sur les bords de la fontaine Jaune. | J'ignore si ces dons funèbres seront utiles aux mânes de celle qui n'est plus, | mais du moins son époux lui aura payé un tribut d'amour et de regrets.

A la onzième lune, quand j'ai salué l'hiver, j'appelle plusieurs fois ma belle épouse. | Dans mon lit glacé, je ramasse mon corps, je n'ose dormir les jambes étendues, | et la moitié de la couverture de soie flotte sur une place vide. | Je soupire et j'invoque le Ciel: je le supplie d'avoir

pitié d'un époux qui passe des nuits solitaires. | A la troisième veille, je me lève sans avoir dormi, et je pleure jusqu'à l'aurore.

A la douzième lune, au milieu des rigueurs de l'hiver, j'appelais ma tendre épouse.... — « Où es-tu? lui disais-je. Je songe à toi tout le jour, et je ne puis voir ton visage. » | Mais la dernière nuit de l'année, elle m'est apparue en songe. | Elle presse ma main dans la sienne, et me sourit d'un œil humide de larmes; | elle m'enlace dans ses bras caressants, et m'enivre, comme autrefois, de ravissement et de bonheur. — « Je t'en prie, me dit-elle, ne te tourmente point de mon souvenir. | Désormais, je viendrai ainsi toutes les nuits te visiter en songe. »

LE VILLAGE DE KIANG.

ARGUMENT.

Cette pièce a été composée vers l'an 759, par Tou-fou, qui tient un des premiers rangs parmi les poëtes de la Chine.

Sou-tsong étant monté sur le trône, Tou-fou quitta précipitamment Fou-tcheou pour aller offrir ses services au nouvel empereur, mais il fut pris par une troupe de brigands et passa pour mort. Quelque temps après,

il fut assez heureux pour s'échapper de leurs mains, et se rendit à Fong-tsiang, où résidait la cour. Il y avait déjà plusieurs années qu'il remplissait une charge dans le palais de Sou-tsong, lorsqu'il apprit que sa famille était dans la plus grande détresse. L'empereur lui permit d'aller la visiter pour lui porter des consolations et des secours.

C'est à cette occasion qu'il composa la pièce intitulée *le Village de Kiang*. Elle est tirée de ses œuvres complètes, en vingt livres, qui existent à la bibliothèque impériale.

LE VILLAGE DE KIANG.

Le pied du soleil s'abaisse lentement vers la terre, | et des montagnes de nuages rouges empourprent l'occident. | Dans la cabane isolée, les coqs poussent des cris confus, | en voyant un étranger qui arrive de mille lis.

Ma femme et mes enfant s'étonnent de me voir vivant, | et, revenus de leur sur-

prise, ils essuient les perles de leurs larmes. | Dans ces temps d'anarchie, j'ai été le jouet des orages, | et c'est au hasard que je dois de respirer encore.

Mes voisins accourent et franchissent les murs pour me voir. | Muets de joie et de saisissement, ils poussent de longs soupirs. | La nuit s'écoule, une nouvelle lampe remplace la lampe mourante ; | ils me regardent sans mot dire, comme un homme qu'on voit en songe.

Sur le soir de l'année, je dérobe à l'État ma frêle existence, | et je reviens dans ma famille, goûter quelques instants de bonheur. | Mes jolis enfants ne peuvent s'arracher de mes genoux ; ils craignent que je ne parte encore.

Jadis, il m'en souvient, j'aimais à chercher le frais; | j'aimais à me promener autour de l'étang, à m'asseoir au pied des arbres qui le couronnent. | Maintenant le vent du nord me perce de ses flèches aiguës; | maintenant les angoisses de ma famille m'abreuvent de mille douleurs.

Les grains que l'on distille sont déjà moissonnés; | déjà je sens l'odeur spiritueuse qui s'exhale de la cuve. | Le vin n'a pas encore acquis sa saveur enivrante, | mais il peut adoucir l'amertume de mon cœur.

Les coqs en émoi remplissent l'air de leurs cris; | à l'approche de mes hôtes, ils redoublent leurs bruyants ébats. | Chassés

de la cour, ils se réfugient sur les arbres, | et de loin on entend frapper à la porte de bois.

Arrivent quatre vieillards dont l'âge a blanchi les cheveux. | Ils m'interrogent sur mon long voyage. | Chacun apporte sa modeste offrande ; | l'un me verse du vin trouble, l'autre du vin limpide.

D'une voix émue, ils excusent la faiblesse de leur vin. « Ces champs si fertiles en grains[1] n'ont plus de bras pour les cultiver. | Hélas ! le feu de nos discordes n'est pas encore éteint ; | nos fils sont tous partis pour la guerre d'orient !

1. Voyez la strophe VI. Le vin des Chinois est une eau-de-vie de grains distillée.

— Touché de ce tendre intérêt, qui adoucit mes souffrances, | je veux, bons vieillards vous dire une chanson. » | Mes chants ont cessé.... ils m'écoutent encore, le cœur gros de soupirs. | Puis immobiles, les yeux au ciel, ils essuient les larmes qui roulent le long de leurs joues.

LA VISITE DU DIEU DU FOYER

A IU-KONG, LÉGENDE DE LA SECTE DES TAO-SSÉ.

Sous la dynastie des Ming, dans les années appelées Kia-tsing (de 1522 à 1567), il avait, dans la province de Kiang-si, un homme nommé Iu-kong. Son nom posthume était Tou, et son titre honorifique Liang-tchin. Il était doué d'une rare capacité, et avait acquis une érudition aussi solide que variée; il obtint, à l'âge dix-huit

ans, le grade de bachelier. A chaque examen, il ne manquait jamais d'être le premier de tous les concurrents. Mais quand il eut atteint l'âge de trente ans, la détresse dans laquelle il se trouvait l'obligea de donner des leçons pour vivre, et s'étant lié avec une dizaine de bacheliers qui avaient étudié dans le même collége, il entra avec eux dans l'Association du dieu Wen-tchang-ti-kiun[1]. Il gardait avec soin le papier écrit; il donnait la liberté aux êtres vivants; il s'abstenait des plaisirs des sens, du meurtre des animaux et des péchés de la langue. Après avoir suivi fidèlement cette règle de conduite pendant de longues années, il se

1. C'était une espèce de confrérie, dont les membres cultivaient la littérature, sous l'invocation du dieu Wen-tchang-ti-kiun.

présenta sept fois de suite au concours pour la licence, et ne put obtenir le grade auquel il aspirait.

Il se maria et eut cinq fils; le quatrième tomba malade et fut emporté par une mort prématurée. Son troisième fils, qui était doué d'une jolie figure et d'une rare intelligence, avait deux taches noires sous la plante du pied gauche. Son père et sa mère avaient pour lui une tendresse toute particulière. A l'âge de huit ans, il alla jouer un jour dans la rue, et se perdit, sans qu'on pût savoir ce qu'il était devenu.

Il eut quatre filles, et ne put en conserver qu'une. Sa femme perdit la vue à force de pleurer ses enfants. Quoique Iu-kong travaillât péniblement tout le long de l'année, sa détresse ne faisait que s'accroître de jour en

jour. Il rentra en lui-même, et voyant qu'il n'avait pas commis de grandes fautes, il se résigna, non sans murmure, aux châtiments que lui envoyait le ciel.

Quand il eut passé l'âge de quarante ans, chaque année, à la fin de la douzième lune, il écrivait une prière sur du papier jaune, qu'il brûlait devant l'Esprit du foyer, en le priant de porter ses vœux jusqu'au ciel. Il continua cette pratique pendant plusieurs années, sans en recevoir la plus légère récompense.

A l'âge de quarante-sept ans, il resta assis, le dernier soir de l'année, auprès de sa femme aveugle et de sa fille unique. Réunis tous trois dans une chambre, qui offrait le plus triste dénûment, ils tâchaient d'adoucir leurs peines en se consolant l'un l'autre,

lorsque, tout à coup, on entend frapper à la porte.

Iu-kong prend sa lampe, et va voir d'où vient ce bruit. Il aperçoit un homme portant un vêtement noir et un bonnet carré, et dont la barbe et les cheveux étaient à moitié blanchis par l'âge. Ce personnage lui fit un profond salut, et alla ensuite s'asseoir. « Mon nom de famille est Tchang, dit-il à Iu-kong, j'arrive d'un long voyage. J'ai entendu vos soupirs et vos plaintes, et je viens exprès pour vous consoler dans votre détresse. »

Iu-kong fut rempli d'étonnement, et lui donna toute sorte de marques de déférence et de respect. « Pendant ma vie entière, dit-il à Tchang, je me suis livré aux lettres et à la pratique de la vertu, et cependant je n'ai pu obtenir jusqu'ici aucun avance-

ment. La mort m'a enlevé presque tous mes enfants; ma femme a perdu la vue, et à peine pouvons-nous gagner de quoi nous garantir de la faim et du froid. » Il ajouta qu'il n'avait cessé d'implorer l'Esprit du foyer, et de brûler devant lui des prières écrites.

« Il y a bien longtemps, reprit Tchang, que je connais toutes les affaires de votre maison. Vous avez comblé la mesure de vos mauvaises pensées. Uniquement occupé du soin d'acquérir une vaine renommée, vous adressez au ciel des suppliques offensantes, qui ne sont remplies que de plaintes et de récriminations. Je crains bien que votre châtiment ne s'arrête pas là. »

Iu-kong fut frappé d'effroi. « J'avais appris, dit-il avec émotion, que, dans l'autre monde, les plus petites vertus étaient in-

scrites sur un livre. J'ai juré de faire le bien, et pendant longtemps j'ai suivi avec respect les règles qui m'étaient tracées. Peut-on dire que je n'ai travaillé qu'à acquérir une vaine réputation?

— Mon ami, lui répondit Tchang, parmi ces préceptes, il en est un qui recommande de respecter les caractères écrits. Et cependant, vos élèves et vos condisciples se servent souvent de livres anciens pour revêtir les murs de leur chambre et faire des enveloppes; il y en a même qui les emploient à essuyer leur table. Puis ils s'excusent en disant que, s'ils salissent ce papier, ils le brûlent immédiatement. Cela se passe tous les jours sous vos yeux, et cependant vous ne leur adressez jamais une parole pour les en empêcher. Vous-même, si vous trouvez

dans la rue un morceau de papier écrit, vous le rapportez chez vous et vous le jetez au feu. Dites-moi un peu, à quoi sert de le brûler? Il est vrai que, tous les mois, vous mettez en liberté des animaux destinés à périr; mais vous suivez aveuglément la foule, et vous n'agissez que d'après les conseils des autres. Il semble que vous resteriez incertain et irrésolu s'ils ne vous donnaient les premiers l'exemple. La bonté, la compassion, n'ont jamais ému votre cœur. Vous souffrez qu'on serve sur votre table des chevrettes et des écrevisses; ne sont-elles pas douées aussi du principe de la vie? Je passe aux péchés de la langue. Vous brillez par la facilité de l'élocution et par la force du raisonnement, et vous ne manquez jamais de vaincre et de réduire au

silence tous ceux qui discutent avec vous. Vous n'ignorez pas que, dans ces circonstances, les paroles qui s'échappent de la bouche blessent le cœur et affaiblissent l'amitié des autres. Souvent même, entraîné par la chaleur du discours, vous abusez de votre supériorité, et vous déchirez vos adversaires par de mordantes railleries. Vous les percez des traits acérés de votre langue, et vous attirez sur vous la colère des dieux. Vous ignorez le nombre de vos fautes qui sont inscrites dans l'autre monde, et vous vous peignez comme le plus vertueux des hommes. Qui est-ce qui prétendrait me tromper? Croyez-vous qu'on puisse en imposer au ciel?

« Il est vrai que vous ne faites aucune action déshonnête; mais quand vous aper-

cevez une belle femme dans la maison d'autrui, vous la dévorez des yeux, un trouble subit vous agite, et vous ne pouvez la bannir de vos pensées. Dès ce moment, vous avez commis un adultère au fond de votre cœur ; seulement vous ne l'avez pas consommé! Rentrez un instant en vous-même : auriez-vous assez d'empire sur vous pour imiter le sage Lou-nân-tse [1], si vous vous trouviez dans la même position que lui? Ainsi, vous dites que vous vous êtes conservé pur et chaste pendant toute votre vie, et vous croyez pouvoir vous présenter sans crainte devant le Ciel et la Terre, devant les Démons et les Esprits! Vous men-

1. Lou-nân-tse se voyant un jour obligé de passer la nuit dans une maison où se trouvait une femme seule, il alluma une lampe, et lut jusqu'au matin, de peur de donner lieu à d'injustes soupçons.

tez à vous-même. Si donc vous suivez ainsi les préceptes que vous avez juré d'observer, qu'est-il besoin de parler de tous les autres?

« J'ai présenté au ciel les suppliques que vous avez brûlées devant mon autel. Le Maître suprême a chargé un Esprit d'observer assidûment vos bonnes ou mauvaises actions; et pendant plusieurs années, il n'a pas trouvé en vous une seule vertu qui fût digne d'être inscrite sur son livre.

« Quand vous êtes seul et livré à vous-même, je ne vois dans votre cœur que des pensées d'avarice, des pensées d'envie, des pensées d'égoïsme, des pensées d'orgueil, des pensées de mépris, des pensées d'ambition, des pensées de haine et d'ingratitude contre vos bienfaiteurs et vos amis. Elles

naissent, elles pullulent en si grand nombre au fond de votre cœur, qu'il me serait impossible de les énumérer jusqu'au bout. Les dieux en ont déjà inscrit une multitude, et les châtiments du ciel ne feront que s'accroître de jour en jour. Puisque vous n'avez pas même le temps d'échapper aux calamités qui vous menacent, à quoi bon prier pour obtenir le bonheur? »

A ces mots, Iu-kong fut frappé de terreur; il se prosterna contre terre et versa un torrent de larmes. « Seigneur, s'écria-t-il en soupirant, puisque vous savez les choses cachées, je reconnais que vous êtes un dieu. Je vous en supplie, daignez me sauver!

—Mon ami, lui dit Tchang, vous étudiez les livres des anciens, vous êtes éclairé sur

vos devoirs, et l'amour du bien vous a toujours causé une véritable joie. Quand vous entendez prononcer une parole vertueuse, vous êtes, dans ce moment, transporté de zèle et d'émulation; la vue d'une bonne action vous fait bondir de joie. Mais à peine l'une et l'autre ont-elles cessé de frapper vos yeux et vos oreilles, que vous les oubliez sur-le-champ. La foi n'a pas jeté dans votre cœur de profondes racines, et c'est pour cela que vos bons principes n'ont pas de base solide. Aussi, les paroles et les actions vertueuses de votre vie entière, n'ont jamais eu qu'une vaine apparence et des dehors spécieux. Avez-vous jamais fait une seule action qui décelât une vertu vraie et solide? Et cependant, lorsque votre cœur est rempli de mauvaises

pensées, qui vous lient et vous enveloppent de toutes parts, vous osez demander au ciel la récompense qui n'appartient qu'à la vertu! Vous ressemblez à un homme qui sèmerait tout son champ de chardons et d'épines, et qui en attendrait une riche moisson. Ne serait-ce pas le comble de la folie?

« Dorénavant, armez-vous de courage, et bannissez toutes les pensées cupides, les pensées obscènes, et en général toutes les pensées déréglées qui se présenteront à votre esprit. Vous recueillerez une moisson de pensées pures et vertueuses, et c'est alors que vous devrez tourner tous vos efforts vers la pratique du bien. S'il se présente une bonne action proportionnée à vos forces, hâtez-vous de la faire d'un cœur

ferme et résolu, sans calculer si elle est grande ou petite, difficile ou facile, si elle vous rapportera du profit ou de la réputation. Si cette bonne action est au-dessus de vos forces, employez de même tout votre zèle et toute votre ardeur, afin de montrer au moins l'intention pleine et entière de l'exécuter. Votre premier devoir est une patience sans bornes ; votre second devoir, une infatigable persévérance. Gardez-vous surtout de vous laisser aller à la tiédeur ; gardez-vous de vous tromper vous-même. Quand vous aurez suivi longtemps cette règle de conduite, vous en retirerez des avantages incalculables. Vous m'avez servi dans l'intérieur de votre maison avec un cœur pur et respectueux, et c'est pour cela que je suis venu exprès vous apporter

ces instructions. Si vous vous hâtez de les pratiquer de toute la force de votre âme, vous pourrez apaiser le ciel, et le disposer à changer sa décision. »

En disant ces mots, il entra dans l'intérieur de la maison. Iu-kong se leva avec empressement et le suivit. Mais quand il fut arrivé auprès du foyer, il disparut. Il reconnut que c'était l'*Esprit du foyer*, qui préside à la destinée des hommes. Il brûla aussitôt des parfums en son honneur, et le remercia en se prosternant jusqu'à terre.

Le lendemain, qui était le premier jour de la première lune de l'année, il adressa ses hommages et ses prières au ciel ; il se corrigea de ses fautes passées, et commença à faire le bien dans toute la sincérité de son cœur. Il changea son nom honorifique, et

adopta celui de *Tsing-i-tao-jin*, c'est-à-dire *le Tao-ssé dont les pensées sont pures ;* puis, il écrivit le serment de bannir toutes les pensées coupables.

Le premier jour, mille pensées confuses venaient l'assiéger en foule ; tantôt il tombait dans le doute, tantôt dans l'indifférence et la tiédeur. Il laissait passer sans fruit les heures et les jours, et il ne tarda pas à rentrer dans la voie où il s'était perdu. Enfin, il se prosterna devant l'autel du grand dieu Kouân-în, qu'il adorait dans sa maison, et versa des larmes de sang. « Je jure, dit-il, que mon unique désir est de ne plus former que de bonnes pensées, de me conserver pur et intègre, et d'employer toutes les forces de mon âme pour avancer de plus en plus dans la perfection. Si je me

ralentis de l'épaisseur d'un cheveu, puissé-je tomber pour toujours dans les profondeurs de l'enfer! »

Tous les jours, il se levait de grand matin, et prononçait cent fois, d'un cœur sincère et pénétré, le nom sacré de *Ta-ts'é, Ta-p'ei*[1], afin d'obtenir l'assistance divine.

Dès ce moment, il observait ses pensées, ses paroles, ses actions, comme si des esprits eussent été constamment à ses côtés; il n'osait se permettre le plus léger écart. Toutes les fois qu'il se présentait quelque chose d'utile aux hommes ou aux animaux, il n'examinait pas s'il s'agissait d'une grande

1. Ces deux dissyllabes signifient *très-bon, très-compatissant*. Ce sont les épithètes ordinaires de Kouân-in, divinité indienne, que vénèrent aussi les Tao-ssé, et dont les qualifications précitées répondent, en sanscrit, aux mots *Mahâmâitrêya, Mahâkaroun'a*.

ou d'une petite affaire, s'il avait du loisir ou s'il était sérieusement occupé, s'il avait ou n'avait pas les moyens et la capacité nécessaires pour l'exécuter. Il se hâtait de l'entreprendre avec une joie qui tenait de l'enthousiasme, et ne s'arrêtait qu'après avoir complétement réussi. Il faisait le bien aussi souvent qu'il en trouvait l'occasion, et répandait au loin des bienfaits secrets. Il remplissait fidèlement ses devoirs, et s'appliquait à l'étude avec un zèle infatigable. Il pratiquait l'humilité, supportait les affronts, et s'efforçait de convertir et de diriger vers le bien tous les hommes qu'il rencontrait. Les jours entiers ne suffisaient pas à tant de bonnes œuvres. Le dernier jour de chaque mois, il faisait le résumé de toutes ses actions et de toutes ses paroles

pendant les trente jours qui venaient de s'écouler, et l'écrivait sur un papier jaune qu'il brûlait devant le dieu du foyer. Iu-kong se mûrit bientôt dans la pratique de toutes les vertus. Faisait-il un mouvement, il était suivi de mille bonnes œuvres; restait-il en repos, nulle pensée coupable ne venait troubler la pureté de son âme. Il persévéra ainsi pendant trois ans.

Quand il eut atteint l'âge de cinquante ans (c'était la deuxième année du règne de Wan-li [1]), Tchang-kiang-lin avait la charge de premier ministre. L'examen des Ts'in-ssé [2] étant terminé, il chercha un maître pour faire l'éducation de son fils.

1. L'année 1574.
2. L'examen des candidats qui aspirent au grade de docteur.

Toutes les personnes qu'il consulta lui recommandèrent Iu-kong d'une voix unanime. Le ministre alla l'inviter lui-même, et l'emmena à la capitale avec sa famille.

Tchang, pénétré de respect pour la vertu de Iu-kong, usa de son influence pour le faire entrer dans le collége impérial. L'année ping-tsé (1576), il se présenta au concours, et obtint le grade de licencié. L'année suivante, il fut élevé au rang de Ts'inssé (docteur).

Un jour, il alla rendre visite à un eunuque nommé Yang-kong.

Yang lui présenta ses cinq fils, qu'il avait fait acheter dans les différentes parties de l'empire, afin qu'ils fussent la consolation de sa vieillesse. Parmi eux, se trouvait un jeune homme de seize ans. Iu-kong crut

reconnaître les traits de sa figure, et lui demanda quel était son pays natal. — Je suis, dit le jeune homme, du pays de Kiang-yeou. Dans mon enfance, j'entrai par mégarde dans un bateau de grains qui partait. Je me souviens encore, quoique confusément, du nom de ma famille et de celui du village où je suis né.

Iu-kong éprouva un mouvement de surprise et d'émotion. L'ayant prié de découvrir son pied gauche, il reconnut les deux taches noires, et s'écria d'une voix forte : *Vous êtes mon fils!*

Yang-kong partagea l'étonnement du père, et lui rendit son fils qui l'accompagna dans son hôtel.

Iu-kong courut avertir sa femme de cet heureux événement. Elle embrassa tendre-

ment son fils, et versa des larmes de douleur et de joie. Le fils, pleurant à son tour, pressa dans ses mains le visage de sa mère; il effleura ses yeux aveugles avec sa langue, et soudain elle recouvra la vue.

Iu-kong fit éclater sa joie au milieu des larmes qui humectaient encore ses yeux.

Dès ce moment, il renonça aux emplois, et prit congé de Tchang-kiang-lin pour retourner dans son pays natal. Tchang, touché de sa vertu, ne le laissa partir qu'après lui avoir fait accepter de riches présents.

Iu-kong, étant arrivé dans son pays natal, continua à pratiquer le bien avec une nouvelle ardeur. Son fils se maria, et eut de suite sept fils, qu'il éleva tous, et qui héritèrent des talents et de la réputation de leur aïeul. Iu-kong composa un livre où il

raconta l'histoire de sa vie, avant et après son heureuse conversion, et le fit servir à l'instruction de ses petits-fils. Il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans, et tout le monde regarda cette longue vieillesse comme la récompense de ses actions vertueuses, qui avaient changé en sa faveur les décrets du ciel.

NOUVELLES CHINOISES

AVERTISSEMENT

SUR LA MORT DE TONG-TCHO.

Les Chinois possèdent plusieurs romans historiques fort estimés. L'un des plus célèbres est le *San-koué-tchi*, qui renferme, en vingt volumes, l'histoire de trois royaumes, Cho, Weï et Wou, entre lesquels la Chine fut partagée, l'an 220 de notre ère, lorsque la dynastie des Han orientaux s'éteignit avec l'empereur Hien-ti, sous le règne duquel eut lieu, en l'an 192, la mort du ministre Tong-tcho.

Tchin-cheou, qui écrivit, vers la fin du IIIe siècle, l'histoire des trois royaumes

dont nous venons de parler, raconte en quelques lignes la mort de Tong-tcho, qui, de simple général, s'éleva promptement au rang de Thaï-ssé ou premier ministre. Nous ajouterons quelques détails empruntés aux annales de la Chine.

Tong-tcho se trouvait à la tête d'une armée nombreuse qui lui avait été confiée pour étouffer une insurrection; il accrut rapidement sa puissance, au point de paralyser celle de l'empereur, qu'il détrôna de son autorité privée, pour mettre à la place son frère Lieou-hieï. Il fit enfermer l'impératrice et son fils qu'il venait de déposer, et, quelque temps après, il les fit périr tous deux. Dès ce moment, il crut pouvoir tout oser. Il prit le titre de gouverneur de l'empire, et n'épargna aucun crime pour

assouvir sa vengeance ou son ambition. Il fit brûler la ville de Lo-yang, dont les habitants s'élevaient à plusieurs centaines de mille, et força l'empereur à aller résider à Tchang-'an. Tsao-tsao, Sun-kien et plusieurs chefs puissants se liguèrent pour le combattre, mais ils se séparèrent aussi facilement qu'il s'étaient unis; et, après la mort de Youen-chao, ils oublièrent le salut de l'empire pour s'occuper de leurs intérêts particuliers. Cette désunion des confédérés combla de joie Tong-tcho, et il ne songea plus qu'à s'emparer du pouvoir suprême; mais le ministre Wang-yun, fatigué de ses crimes, obtint un ordre de l'empereur, et le fit assassiner par Liu-pou.

Sous le règne de la dynastie mongole des Youan, au XIVe siècle, l'histoire des trois

royaumes de Tchin-cheou fournit à Lo-kouang-tchong le fond du célèbre roman historique intitulé *San-koué-tchi* (l'Histoire des trois royaumes), où il releva l'aridité des faits par un style noble et brillant, et entremêla son récit d'épisodes d'un intérêt dramatique (comme celui de Tiao-tchan) qui sont de son invention, et qui ont puissamment contribué au succès de son ouvrage.

Un auteur qui vivait sous les empereurs Mongols, et dont le nom n'est point parvenu jusqu'à nous, a composé une tragédie sur *la Mort de Tong-tcho*. Elle se trouve, sous le titre de *Lien-hoan-ki*, dans le Répertoire en quarante vol. d'où a été tiré *l'Orphelin de la Chine*, dont jai publié la traduction en 1834.

LA MORT DE TONG-TCHO,

ÉPISODE TIRÉ DU ROMAN HISTORIQUE INTITULÉ

SAN-KOUÉ-TCHI,

OU L'HISTOIRE DES TROIS ROYAUMES.

.... Tong-tcho se trouvait dans la ville de Tchang-'an lorsqu'il apprit la mort du général Sun-kien. « Enfin, s'écria-t-il, me voilà délivré du poids qui m'accablait. » Il demanda alors l'âge de son fils Sun-tseu.

« Dix-sept ans, lui répondirent ceux qui l'entouraient.

— Dix-sept ans! ce n'est pas la peine d'en parler. »

Dès ce moment, Tong-tcho prit le titre de Chang-fou, et, pour imiter l'empereur, dont il usurpait les droits, il ne sortait jamais sans se faire accompagner d'une escorte nombreuse. Il nomma Tong-min, son jeune frère, prince de Kho, et général de l'armée de gauche, et donna à son frère aîné, Tong-hoang, le titre d'intendant du palais et le commandement de la garde impériale. Il faisait des princes suivant son caprice, sans se donner la peine de demander quel était leur âge et leur famille; et il conférait à des enfants des deux sexes, que berçaient encore leurs nourrices, les rangs et les dignités que distinguent la robe écarlate et la ceinture d'or. Il envoya deux

cent cinquante mille hommes de corvée pour construire la ville de Meï-ou. Il voulut que ses murs embrassassent une circonférence de mille lis [1], et qu'ils eussent la même hauteur et la même épaisseur que ceux de la capitale, qui en était éloignée de deux cent vingt-cinq lis. Il éleva, dans l'intérieur de la ville, des palais somptueux et des greniers d'abondance, où il rassembla des provisions de grains pour vingt ans. Il choisit, parmi le peuple, huit cents des plus belles filles entre quinze et dix-huit ans, pour être ses servantes et ses concubines, et accumula une quantité immense d'or et d'argent, de perles, d'étoffes de soie et de pierres précieuses.

1. Cent lieues.

Tong-tcho avait coutume de dire : « Si je réussis dans mes projets, je veux m'emparer de l'empire ; si je ne réussis pas, je garderai cette ville, et j'y passerai le reste de mes jours. »

Toutes les fois que Tong-tcho sortait, les présidents des tribunaux suprêmes et les ministres étaient obligés de s'agenouiller au bas de son char, et les magistrats qui avaient rendu d'anciens services à l'État, ne pouvaient obtenir d'emplois s'ils n'étaient présentés par un homme de rien nommé Tsaï-yong.

Un jour, un moniteur impérial, nommé Hoang-fou-song, s'étant prosterné devant le char de Tong-tcho : « Eh bien ! s'écria-t-il, voilà donc Hoang-fou-song qui s'incline devant moi !

— Qui aurait pu prévoir que Votre Excellence arriverait au faîte des grandeurs?

— L'aigle est né pour prendre un sublime essor; le passereau qui s'élève à peine au-dessus de la terre, ne peut comprendre sa noble destinée.

— Jadis, seigneur, nous passions pour deux aigles. Aurais-je pu penser que Votre Excellence se changerait en fong-hoang (en phénix)? »

Tong-tcho, riant aux éclats : « Fou-song, me crains-tu?

— Seigneur, si vous honorez les sages, si vous les traitez avec une noble générosité, quel est l'homme qui ne s'empressera pas de vous rendre hommage? Mais si vous faites des édits cruels, si vous infligez des supplices qui révoltent l'humanité, non-

seulement Fou-song, mais même tout l'empire, tremblera devant vous. »

Tong-tcho sourit une seconde fois.

Tong-tcho résidait avec toute sa maison dans la ville de Meï-ou. Il en revenait tantôt au bout de quinze jours, tantôt au bout d'un mois. Les grands dignitaires allaient tous le recevoir en dehors de la porte de la capitale appelée Kouang-men, et se prosternaient devant son char; et, sur toute la route qu'il devait parcourir, on étendait par terre de somptueux tapis. A cette occasion, Tong-tcho avait coutume d'admettre à sa table les grands dignitaires de l'État. Un jour, on lui annonça l'arrivée de quelques centaines de soldats du nord, qui étaient rentrés dans le devoir. Tong-tcho alla au-devant d'eux jusqu'à la porte appelée Kouang-men, et

tous les magistrats de la capitale se joignirent à son cortége. Tong-tcho les retint à dîner. Aussitôt, il fit amener devant lui tous les soldats, et exerça sur eux les plus horribles cruautés : les uns eurent les mains et les pieds coupés ; on creva les yeux aux autres. On arracha la langue à ceux-ci ; ceux-là furent jetés dans des chaudières remplies d'eau bouillante. Ces malheureux, sanglants et mutilés, demandaient grâce en luttant contre la mort.

Les magistrats palpitent de crainte et d'horreur ; ils laissent tomber les bâtonnets[1], et oublient les mets qui sont servis devant eux. Tong-tcho continua de boire et de manger, en riant aux éclats.

1. Petits bâtons dont les Chinois se servent au lieu de fourchettes.

Les magistrats veulent quitter la salle du festin.

« J'ai tué ces révoltés, leur dit froidement Tong-tcho ; pourquoi avez-vous peur?

— J'ai aperçu une vapeur noire qui s'élevait au ciel, dit le Thaï-ssé[1] : c'est un sinistre présage pour les grands officiers de l'État. »

Un jour, Tong-tcho avait réuni dans son hôtel tous les magistrats, et les avait fait asseoir sur deux rangs. Quand le vin eut fait plusieurs fois le tour de l'assemblée, Liu-pou s'approcha de Tong-tcho et lui dit quelques mots à l'oreille.

1. Le Thaï-ssé, c'est-à-dire le conservateur des archives. La transcription chinoise de ce mot le distingue de Thaï-ssé (premier ministre), qui est le titre de Tong-tcho.

« Quoi! est-ce bien vrai? lui dit Tong-tcho en riant. » Sur-le-champ, il ordonna à Liu-pou de prendre par les cheveux Tchang-wen, le ministre des travaux publics, et de l'entraîner hors de la salle. Tous les magistrats changèrent de visage.

« Hier, dit Tong-tcho, le Thaï-ssé a annoncé un malheur aux grands officiers de l'État, et c'est à cet homme que se rapportait cette prédiction. »

Quelques instants après, un domestique vint lui présenter, dans un plat rouge, la tête de Tchang-wen.

Tong-tcho ordonna à Liu-pou de servir du vin aux convives, et de présenter à chacun cette tête sanglante, à mesure qu'il passerait devant eux.

Les magistrats sont remplis d'effroi; ils

n'osent se regarder, de peur de trahir l'horreur dont ils sont glacés.

« Messieurs, dit en riant Tong-tcho, ne craignez rien. Tchang-wen s'était ligué avec Youan-chaou pour m'ôter la vie. Il envoya un homme porter une lettre qui tomba par hasard entre les mains de mon fils Fong-sien [1]. C'est pourquoi je l'ai tué, et j'exterminerai toute sa famille. Mais vous qui me montrez une obéissance et une affection sans bornes, je ne vous tuerai point. J'ai pour moi la protection du ciel ; quiconque en veut à mes jours est un homme mort. »

Les magistrats gardèrent le silence : un signe de tête fut toute leur réponse. Quand le soir fut venu, ils se retirèrent sans mot dire.

1. Nom honorifique de Liu-pou.

Le ministre Wang-ÿun, étant rentré chez lui, réfléchit aux scènes sanglantes qui s'étaient passées au milieu du festin. Il s'assit sur une natte, mais il ne put trouver le repos. Il prit son bâton, et alla à pied dans le jardin situé derrière sa maison.

Comme il regardait le ciel en versant des larmes, et l'âme en proie aux pensées les plus déchirantes, tout à coup il entendit des soupirs et des sanglots qui partaient d'un pavillon voisin, appelé Meou-tan-ting. Wang-yun se glisse furtivement; il aperçoit une femme de sa maison : c'était une musicienne d'une beauté accomplie, nommée Tiao-tchan. Dès son enfance, elle avait été admise parmi ses comédiennes. Wang-yun, voyant qu'elle était douée d'une rare pénétration, lui avait fait

apprendre le chant, la danse, la flûte et la guitare. Il lui suffisait de savoir une chose pour en comprendre cent. Les trois religions, les neuf sciences, n'avaient rien de caché pour elle. Elle avait reçu de la nature cette beauté qui fait tomber les villes et subjugue les États. Elle avait alors vingt-huit ans. Wang-yun l'aimait et la choyait comme sa propre fille.

Cette nuit-là, Wang-yun, après l'avoir longtemps écoutée, rompit le silence, et lui dit d'une voix courroucée :

« Misérable ! c'est sans doute quelque intrigue qui t'a conduite ici ? »

Tiao-tchan tomba toute tremblante à ses pieds :

« Seigneur, lui dit-elle, comment votre

servante oserait-elle nourrir un amour coupable?

— Si tu n'avais pas quelque intrigue secrète, comment viendrais-tu la nuit pleurer et soupirer dans ce pavillon?

— Permettez-moi de vous découvrir le fond de mon cœur.

— Ne me cache rien, je veux savoir toute la vérité.

— Seigneur, votre humble servante a été comblée de vos bontés; vous l'avez élevée avec toute la tendresse d'un père; vous lui avez fait apprendre le chant, la danse, la flûte et la guitare, et jamais vous ne l'avez traitée comme une esclave; vous la regardez au contraire comme votre propre fille. Quand même, pour vous servir, mes os seraient réduits en poudre, quand toute ma

chair serait déchirée en lambeaux, je ne pourrais pas encore payer la dix-millième partie de vos bienfaits. J'ai vu vos sourcils froncés par la tristesse, et j'ai pensé que vous étiez tourmenté par les grands intérêts de l'État. J'aurais voulu, seigneur, dissiper vos ennuis, mais j'ai craint de vous interroger. Ce soir encore j'ai été témoin de vos inquiétudes; j'ai vu que vous ne pouviez ni marcher, ni rester un moment en repos. Voilà, seigneur, la cause de mes larmes. Je ne pensais pas que Votre Excellence viendrait épier ma douleur et m'arracher mon secret. Si votre servante peut vous être utile à quelque chose, dussé-je souffrir dix mille morts, je suis prête à vous obéir. »

Wang-yun, frappant la terre avec son

bâton : « Qui aurait pensé que le salut de l'empire fût entre vos mains? Suivez-moi dans la salle peinte. »

Tiao-tchan suivit Wang-yun, qui fit retirer toutes ses concubines. Quand il fut seul avec Tiao-tchan, il la fit asseoir au milieu de la salle, et se prosterna devant elle en frappant la terre de son front.

Tiao-tchan fut remplie d'effroi. « Seigneur, lui dit-elle, en se précipitant à ses genoux, pourquoi vous prosterner ainsi devant votre humble servante?

—Prenez pitié de l'empire des Han et de ses malheureux sujets! Il dit, et deux sources de larmes ruissellent le long de ses joues.

— Je vous le répète, si vous avez quelque ordre à me donner, quand il faudrait su-

bir dix mille morts, je suis prête à vous obéir. »

Wang-yun se prosterna de nouveau à ses genoux et lui dit : » Le peuple est dans un danger qui ne se peut comparer qu'à celui d'un homme suspendu la tête en bas. L'empereur et les ministres de la dynastie des Han sont sur le bord d'un précipice, et il n'y a que vous au monde qui puissiez les sauver. »

Tiao-tchan se prosterna trois fois devant lui, et le pria de lui révéler ce secret.

Wang-yun lui dit : « Tong-tcho veut s'emparer du trône ; et, parmi les officiers civils ou militaires qui entourent l'empereur, il n'en est pas un seul qui puisse trouver un stratagème pour se défaire de lui. Tong-tcho a près de lui un fils adoptif nommé Liu-pou ; il est doué d'un courage

qui résisterait à dix mille soldats. Je pense que ces deux hommes sont amis du vin et de la volupté. Je désire vous offrir d'abord en mariage à Liu-pou, et ensuite à Tong-tcho. Profitez de cette occasion pour exciter la jalousie entre le père et le fils, et les armer l'un contre l'autre; tâchez que Liu-pou tue Tong-tcho. Vous nous aurez délivrés du fléau qui pèse sur l'empire, vous aurez relevé le trône chancelant des Han, et vous l'aurez protégé comme si on l'entourait d'une ceinture de mers et de montagnes. J'ignore quelles sont vos dispositions.

— Seigneur, votre servante est prête à vous obéir. Conduisez-moi promptement auprès de lui; mon plan est tout arrêté.

— Si cette affaire venait à transpirer, Tong-tcho exterminerait toute ma famille.

— N'ayez aucune inquiétude. Si votre servante oublie les devoirs que lui imposent la justice et la reconnaissance, puisse-t-elle mourir sous le tranchant de dix mille glaives ! puisse-t-elle, de siècles en siècles, ne jamais transmigrer dans un corps humain ! »

Wang-yun la remercia en se prosternant devant elle, et garda un profond silence sur le projet qu'il méditait.

Le lendemain Wang-yun prit une escarboucle d'un prix inestimable, et la fit enchâsser au haut d'un bonnet tout rayonnant d'or, qu'il envoya secrètement au fils de Tong-tcho.

Liü-pou fut transporté de joie. Il alla droit à l'hôtel de Wang-yun pour le remercier de ce riche présent.

Wang-yun, qui s'attendait à la visite de Liu-pou, avait préparé un repas magnifique, où étaient étalés avec profusion les fruits les plus rares, les mets les plus exquis et les vins les plus délicieux. Quand on eut annoncé l'arrivée de Liu-pou, il sortit en dehors de la porte, pour aller le recevoir lui-même, et le conduisit dans la salle du festin. Il lui céda courtoisement sa place, et lui offrit un siége élevé.

« Seigneur, lui dit Liu-pou, je ne suis qu'un des derniers chefs qui obéissent à Votre Excellence; mais vous, qui avez la dignité de Ssé-tou (ministre d'État), vous êtes un des plus anciens et des plus puissants ministres de l'empire. Pourquoi vous abaisser ainsi et me rendre des honneurs qui ne me sont pas dus?

— Aujourd'hui, vous êtes le premier et le seul héros de l'empire. Ce n'est point votre charge que j'honore, mais, par vos vertus et votre courage sublime, vous avez conquis mes hommages et mon respect. »

Liu-pou était dans le ravissement.

Wang-yun s'empressait autour de Liu-pou, auquel il semblait rendre une espèce de culte. A chaque instant, il portait sa santé, et ne tarissait point sur ses louanges et sur celles de Tong-tcho.

« J'ose espérer, lui dit Liu-pou, déjà échauffé par les fumées du vin, qu'au premier jour Votre Excellence me recommandera à l'empereur.

— Vous vous trompez, général, vous n'en avez pas besoin. C'est moi, au contraire, qui ose espérer que vous voudrez

bien m'appuyer auprès du Thaï-ssé (du premier ministre); de toute ma vie je n'oublierai cet immense bienfait. »

Liu-pou continua de boire, en riant et en faisant éclater les transports de sa joie.

Wang-yun congédia toutes les personnes de sa suite, et ne garda que quelques jeunes servantes pour faire l'office d'échansons.

« Qu'on appelle ma fille, dit alors Wang-yun, afin qu'elle boive à la santé du général. »

Quelques instants après, deux servantes vêtues de bleu amenèrent Tiao-tchan devant les convives.

Liu-pou demanda qui elle était.

« C'est ma fille Tiao-tchan. Comme je n'ai rien à vous offrir pour vous témoigner

tout mon respect, j'ai voulu vous la présenter. »

Tiao-tchan but avec Liu-pou et ne cessa de porter sur lui ses yeux passionnés.

« Ma fille, dit Wang-yun, en feignant un air d'ivresse, je te prie de boire quelques tasses avec le général. Il est le protecteur et l'appui de toute ma maison. »

Liu-pou invita Tiao-tchan à s'asseoir; mais elle voulut se retirer.

« Ma fille, lui dit Wang-yun, le général m'a comblé de bienfaits; rien n'empêche que tu ne t'asseyes un instant auprès de lui. »

Tiao-tchan obéit, et offrit encore quelques tasses au général. Wang-yun était tout étourdi par le vin et pouvait à peine se soutenir. Tout à coup, il lève la tête d'un air exalté: « Général, dit-il en riant aux éclats,

je veux vous offrir ma fille en mariage : daignerez-vous l'accepter?

— Si cette offre est sincère, répondit Liu-pou en le remerciant, je veux, dans la vie suivante, passer dans le corps d'un chien ou d'un cheval, pour vous servir et vous témoigner ma reconnaissance.

— A la première occasion, je choisirai un jour heureux et je vous conduirai ma fille dans votre hôtel. »

Liu-pou n'était plus maître de sa joie, et dévorait des yeux Tiao-tchan.

De son côté, Tiao-tchan lui répondait par de gracieux sourires, et se plaisait à allumer sa passion, en fixant sur lui deux prunelles ardentes.

« J'aurais voulu, lui dit Wang-yun, prier le général de passer la nuit dans mon hôtel ;

mais je crains que le Thaï-ssé (le premier ministre) ne conçoive quelques soupçons. En vérité, je n'ose vous faire cette invitation. »

Wang-yun fit retirer Tiao-tchan, et accompagna Liu-pou jusqu'à l'endroit où il monta à cheval.

Liu-pou le remercia et partit.

Wang-yun dit à Tiao-tchan : « Cette entrevue est le salut de l'empire. Au premier jour, j'inviterai le premier ministre. Tu éveilleras ses désirs par des chants passionnés et par une danse voluptueuse. » Tiao-tchan le lui promit.

Le lendemain, comme Wang-yun se trouvait dans la salle d'audience de l'empereur, il aperçut Tong-tcho qui, contre sa coutume, n'avait point Liu-pou à ses côtés.

« Seigneur, lui dit Wang-yun en se prosternant à ses genoux, je désirerais que le Thaï-ssé (le premier ministre) voulût bien s'abaisser jusqu'à venir dîner dans mon humble maison, mais j'ignore quelles sont ses nobles dispositions.

—Votre Excellence est un des plus anciens ministres de l'empire; puisque vous m'invitez pour demain, comment pourrais-je vous refuser ? »

Wang-yun le remercia humblement. Dès qu'il fut rentré dans son hôtel, il ordonna de décorer le premier salon avec un luxe magnifique, de placer au milieu un siége étincelant d'or et de pierreries, et d'étendre par terre, au dedans et au dehors de la salle, des tapis de soie, ornés des plus riches broderies.

Le lendemain, vers la sixième heure, on vint annoncer l'arrivée du premier ministre. Wang-yun alla le recevoir revêtu de ses habits de cérémonie, et se prosterna deux fois devant lui. Quand Tong-tcho fut descendu de son char, une centaine de lanciers et de cuirassiers l'escortèrent jusque dans la salle et se rangèrent sur deux lignes. Leur armure était blanche comme la neige et brillante comme la gelée de printemps. Wang-yun se prosterna deux fois devant lui. Tong-tcho lui présenta la main pour le relever et le fit asseoir à sa droite.

« Seigneur, lui dit Wang-yun, la vertu de Votre Excellence est si grande et si sublime, qu'elle efface celle de I-in et de Tcheou-kong, ces héros de l'antiquité. »

Tong-tcho fut ravi de joie; il prit une tasse remplie de vin, et donna lui-même le signal de la musique. Wang-yun lui prodigua toutes sortes de marques de déférence et de dévouement, et lui témoigna plus de respect que s'il eût été l'empereur.

Peu à peu le ciel devint sombre. Wang-yun, voyant que Tong-tcho commençait à être étourdi par les fumées du vin, l'invita à passer dans un salon retiré. Tong-tcho ordonna à ses soldats de rester en l'attendant dans l'intérieur du palais.

Wang-yun présenta une coupe à Tong-tcho et lui dit en le félicitant : « Depuis mon enfance, j'ai étudié les lois de l'astronomie; d'après l'aspect que présentent ce soir les astres qui brillent au ciel, je vois que la dynastie de Han a achevé sa destinée.

Tout l'empire retentit du bruit de vos exploits : vous remplacerez l'empereur des Han comme Chun succéda à Yao, comme Yu succéda à Chun. Telle est la volonté du ciel, tel est le vœu de tous les hommes de l'empire.

—Comment pourrais-je concevoir de si hautes espérances?

—L'empire, lui dit Wang-yun, n'appartient pas à un seul individu; il appartient à tous les hommes de l'empire. De tout temps, les hommes vertueux ont renversé les princes corrompus; de tout temps, les souverains ineptes ont cédé leur place aux hommes de mérite. Qui empêche que Votre Excellence ne prenne la succession de l'empire?

—Vous avez raison, dit Tong-tcho en

souriant, c'est à moi que revient la couronne impériale; je vous nomme Youan-hiun (c'est-à-dire le premier de ceux qui ont rendu de grands services à l'État). »

Wang-yun le remercia en se prosternant à ses pieds.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET C[ie]
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21.